

79
1979

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

*Si nous ne luttons pas
pour que l'amour puisse être vécu
dans sa tendre et mystérieuse plénitude,
et l'amitié, la fraternité,
le respect du moindre des hommes de ce monde,
à quoi sert de lutter ?
A quoi sert de vivre ?...
Si nous ne changeons pas la vie
vers le mieux, le beau, le bon, le bien,
à quoi bon nous battre ?
Si nous n'avons pas la plus haute idée de l'homme,
pourquoi espérer ?*

Tous ceux qui ne sont accueillis nulle part...

Jeannine Dessager

« Il y a Alain qui est en deuxième année de collège : intelligent, toujours prêt à discuter. Il joue au dur, mais son sourire, d'un coup, le livre, laisse à nu toute sa sensibilité... Il y a François. Il a été renvoyé l'année dernière, à la fin de sa première année. Lui non plus n'acceptait pas le CET, lui aussi cherche toutes les issues. Il a fait une tentative de suicide, tentative qui, plus qu'un appel de mort, était un cri de vie, un appel pour vivre vraiment..

Martine, en seconde année de collège, toujours habillée n'importe comment, de n'importe quoi, un pull immense, un jean à trous, jamais coiffée. Elle a un regard d'enfant, gourmand, à l'affût de toute joie qui passe... Denis, un Guadeloupéen calme, rassurant. Il parle très peu, mais son sourire, sa voix douce dégagent une force tranquille... ».

Pour Jeannine, mère famille, avec ces jeunes et beaucoup d'autres de son quartier et d'ailleurs, c'est l'aventure de la rencontre, de l'accueil, de la confiance. C'est l'expérience de la foi au possible. Voici comment elle traduit cette aventure et cette expérience pour les lecteurs de la Lettre aux Communautés, ce dont nous la remercions vivement.

Il y a sept ans, par hasard, je me suis retrouvée seule dans un accueil de jeunes en C.E.T., ces écoles qui recueillent les plus paumés. Cet accueil s'est ouvert de plus en plus aux démunis, aux délinquants, aux marginaux. Comme cela ; apparemment par hasard. Et pourtant, sept ans après, je me demande si tout cela s'est réalisé vraiment « au hasard », si un désir profondément ancré en moi, pas clair dans sa forme, mais têtu, tenace, n'a pas guidé cette partie de ma vie...

Elevée dans une famille à peu près incroyante, non pratiquante, je ne connaissais pas les milieux d'Eglise. J'ai découvert le Christ, tard. Un prêtre me parla de T. de Chardin. C'était l'année de sa mort. Plusieurs revues publiaient des extraits de ses œuvres. Je lus tout ce que je pus trouver et je restais éblouie. Un Christ se dessinait qui grandissait à la mesure du monde, et restait en même temps celui dont le regard valorise les plus démunis. Un Christ personnel et universel. Un appel, un nouvel amour s'installa dans ma vie, pressant, exigeant. Mais comment le vivre ? Longtemps, des années, j'ai cherché, étrangère et mal à l'aise dans les milieux d'Eglise.

J'avais découvert l'Evangile avant de connaître l'Eglise. J'espérais vaguement un espace de liberté où les valeurs sociales seraient bousculées. Mais la parole qui m'avait séduite, je ne la reconnaissais pas, je ne la voyais pas vécue dans les institutions avec lesquelles je me trouvais en contact. A tâtons, j'ai cherché ailleurs.

Ce qui était clair, solide, sûr, c'était cette conviction qui avait toujours été mienne, et que ma foi au Christ éclairait d'un jour nouveau : chaque homme, quel que soit son passé, a en lui une part d'amour, de liberté. Peut-être ne le saura-t-il jamais. Peut-être le découvrira-t-il si quelqu'un croit en lui. Alors seulement il pourra aimer à son tour, se réaliser. Alors aussi, si la parole du Christ l'atteint, il pourra l'accueillir. Pour cela il est vital que chacun soit reconnu et aimé, en priorité les plus démunis, les plus mal aimés. C'était simple, c'était clair, d'une aveuglante clarté... j'avais très envie de me mettre en route, mais je ne savais pas bien de quelle façon.

D'autres circonstances de ma vie m'avaient aussi sensibilisée à la rencontre des plus démunis. J'ai vécu une enfance heureuse dans un foyer uni, aimant, mais pauvre. J'ai assisté aux efforts de ceux que j'aimais pour « s'en sortir ». Mon père avait dû quitter l'école très tôt. Il gardait une soif

de savoir. J'étais blessée de sentir qu'il s'estimait exclu de tout un monde mystérieux et lointain pour lui, le monde de « ceux qui savent ». Je savais bien, moi, quelles étaient ses richesses, ses possibilités, mais je compris vite que les adultes valorisés par la société ne sont pas forcément ceux qui enchantent les enfants. J'appris vite qu'il y a des valeurs reconnues, d'autres non. Et peu à peu je percevais tout ce qui, en mon père, avait été gâché, mutilé par l'environnement, le manque d'études.

Aujourd'hui, les jeunes des C.E.T. sont très éloignés de ce qu'était mon père, mais l'origine des blessures est la même. Près d'eux j'ai retrouvé mes révoltes d'enfant. Près d'eux, j'ai compris par quelles fibres profondes je demeure fidèle à ce milieu des paumés. Ils m'ont rendue plus accessible à la parole du Christ... Mais il m'a fallu arriver près d'eux.

Un prêtre s'occupant de jeunes de la rue était venu parler de ce qu'il faisait, un dimanche, aux messes de notre paroisse. Je me disais : « Comme j'aimerais participer à cela ! Mais je suis trop âgée, sans formation... ». Il ne me serait pas venu à l'idée de proposer mes services. Quelques années plus tard un autre prêtre me proposa d'aider dans une aumônerie technique. L'accueil des jeunes avait lieu dans une petite pièce au rez-de-chaussée d'un immeuble appartenant à la paroisse et tout proche de mon domicile. Il y avait non loin de là un lycée et un collège techniques. Venaient à l'aumônerie surtout des élèves du lycée, à peine quelques-uns du collège. L'aumônier me disait son désir d'éveiller le C.E.T., et j'espérais bien travailler dans ce sens.

Il y eut alors les grandes grèves de 1972. Tous les jours, j'ouvris largement le local. Les jeunes y vinrent de plusieurs collèges techniques. Plus d'une centaine de jeunes. Je ne pesais pas lourd au milieu d'eux. Mais je n'eus pas d'ennuis. Ils établirent eux-mêmes leur service d'ordre. Ils campaient, déjeunaient à midi ; leurs Assemblées Générales se prolongeaient... Ces moments vécus au coude-à-coude ont été précieux pour construire « le local ».

Après ces grèves nous connaissions les 2/3 des jeunes du Collège. Un petit noyau d'habitues venait régulièrement au local. L'accueil avait lieu deux fois par semaine. Le prêtre avait beaucoup de présence ; il savait lancer un débat, intéresser les jeunes. Mon rôle était très effacé. Je les connaissais et je les revoyais dans le quartier, à la sortie du collège. Nous voyions aussi de plus en plus de jeunes de milieux très défavorisés. L'accueil que nous avions tant désiré se dessinait enfin.

Et voilà que l'aumônier décidait de se retirer ! Ce fût pour moi une belle déception, une déception qui m'atteignait dans ma foi et n'arrangeait pas du tout ma relation avec l'Eglise. Je n'avais pas envie de lâcher, pas du tout. Lorsque, au début de l'année suivante, j'appris la décision de la paroisse d'arrêter cet accueil, je me sentis tous les courages. Il fallait que ce qui avait pris naissance, là, continue.

J'avais avec moi un groupe de jeunes très accrochés à leur « local » et qui, d'instinct, sentaient la valeur de l'enjeu. Nous avons réclamé, nous nous sommes battus, et nous avons réussi : l'accueil continuerait !... Mais je me retrouvais seule pour recevoir les jeunes. J'étais désorientée par cette victoire. Seule... Ce n'était pas possible. Certes je ne travaillais pas, mais je voulais continuer à donner beaucoup de place à ma vie à la famille. Nos deux filles, mariées, habitaient le quartier. Nous avions deux petits-enfants et nous les voyions souvent. C'était ma vie, cela, et j'y tenais. Je n'allais tout de même pas tout démolir pour ce local. Et puis, seule, ce serait de la folie. Ayant plus de 50 ans, ce n'était vraiment pas l'âge idéal pour ce genre d'activité. Je n'avais aucune formation, je n'étais pas animatrice. Jusqu'ici j'assistais aux réunions sans presque intervenir. J'étais simplement au milieu d'eux.

Et pourtant, semaine après semaine, j'ai ouvert le local. Je redoutais ces rencontres pendant lesquelles je me sentais écrasée. La différence entre ces réunions actuelles et ce qui se passait auparavant était si grande ! Ce n'était plus l'assemblée attentive autour d'une personne, mais l'atmosphère du bistrot du coin : on met les pieds sur la table si on en a envie, on parle de tout et de rien ! Je cherchais une idée de débat et n'en trouvais pas. J'étais perdue, malheureuse, avec l'impression d'être inutile et de tout gâcher. Pendant plusieurs mois je restais ainsi, seule avec eux. Ils n'ont rien fait pour détruire. Ils auraient pu... Entièrement libres, ils ne sont jamais allés jusqu'à la bagarre. Ils étaient chez eux simplement, et m'acceptaient, tout aussi simplement.

J'aimais la manière dont ils m'acceptaient. Aussi durs avec moi qu'ils l'étaient entre eux. Il n'était plus question de débats bien organisés, mais souvent, d'un seul coup, ils livraient leur vie dans une confiance totale. J'en étais à la fois émerveillée et écrasée ; durement remise en question devant des problèmes de drogue, de fugue et autres. Leur vie bousculait la mienne. Ils m'attaquaient avec la même violence qu'ils attaquaient les principes, les conventions : « Coucher toute sa vie avec le même type, c'est dé-

bile. Vous ne vous emmerdez pas ensemble ? » Négations implacables et décapantes.

Ils prenaient de plus en plus l'habitude de venir bavarder à la maison. Nous apprenions à nous connaître, pas à pas. Je réapprenais près d'eux un langage neuf. Cela créait entre nous un union profonde. Mais tout cela était lourd, très lourd, et je ressentais de plus en plus vivement une sensation d'isolement.

La société n'est pas tendre envers ces jeunes. Elle marginalise vite ceux qui partagent tant soit peu leur vie. Dans notre immeuble, dans notre quartier, nous passions jusqu'ici pour une famille tranquille, sans histoire, plutôt bien considérée. Les nombreuses allées et venues de ces jeunes commencèrent à étonner, et très vite à choquer. Lorsque des caves furent cambriolées on me fit remarquer : « Avec toutes les personnes qui sont reçues ici ! » Et je me mis à porter le lourd tribut de leur amitié.

Avec certains de nos amis je m'aperçus vite que je ne pourrais pas parler de cette partie importante de ma vie. Je me heurtais à un étonnement poli, à une méconnaissance complète de ces jeunes et de leurs problèmes, sans qu'il y ait la moindre envie de sortir de cette méconnaissance.

Et je m'aperçus aussi que l'Eglise, ou tout au moins l'Eglise que je connaissais, marginalisait tout autant. A la paroisse je sentais bien que je portais seule la responsabilité de l'accueil, qu'à la moindre difficulté je ne trouverais aucun appui. C'était l'hostilité du milieu d'Eglise qui me touchait de plus près. Cela n'arrangeait pas les moments de découragement que je connaissais souvent. Je me disais : pourquoi aurais-je raison contre tous ? Tout cela est peut-être vraiment inutile. Je ne sais pas m'y prendre ; je perds mon temps et je leur fais perdre le leur. Ils me font confiance ; en retour, qu'est-ce que j'apporte ?

Je ressentais douloureusement mon manque de formation. J'avais peur de ne pas savoir ce qu'il fallait dire, ce qu'il fallait faire. Heureusement j'avais pris l'habitude, bien avant le local, de mêler Dieu à ma vie de tous les jours, de prier n'importe où, n'importe comment. De prier à tort et à travers. J'avais l'impression que maintenant, dans ma foi, tout se passait pour moi au local. Je me disais : si le Christ est vivant aujourd'hui, il est d'abord parmi les paumés. En vivant un peu avec eux, j'apprends la façon dont il vit la pauvreté, maintenant. En apprenant à connaître ces jeunes, c'est sa parole que je déchiffre. En apprenant à les aimer, c'est son amour que je devine.

Je notais ce que les jeunes disaient, espérant bien pouvoir en parler librement un jour. Lorsque je tentais d'en parler à la paroisse, je rencontrais une incompréhension qui m'enlevait toute envie de continuer. Je me heurtais à la méfiance, à la peur. Sans qu'il y ait eu un seul incident important je recevais des tas de réclamations. Les jeunes dérangent. N'étaient-ils pas ceux dont j'ai toujours entendu prêcher l'accueil, dans les homélies ?

Ces jeunes, il faut, ou les ignorer, ou prendre les moyens de les connaître et les accepter tels qu'ils sont. On n'évangélise pas sans connaître. Si nous commençons par construire des lieux de rencontre bien organisés, sécurisants pour nous, c'est perdu pour ceux-là. Ils n'ont pas à être tolérés. Leur venue ne doit pas être une gêne, mais une fête. Ne pouvons-nous les laisser construire, se sentir chez eux ? Et puis entrer doucement, aller vivre avec eux, sans projets, les mains nues ? Apprendre à parler la langue de l'autre avant de parler. Apprendre à recevoir avant de donner ?

Si je suis restée là, butée, accrochée à cet accueil trop lourd pour moi, c'est que j'y sentais tout cela en puissance, et que cela répondait à ce désir tenace, qui, en moi, attendait. Tout s'est fait sans que je comprenne très bien. Je me suis trouvée bousculée, menée par les événements. Cela venait de loin et me dépassait. Les jeunes m'ont acceptée ; ils ont construit. Peu à peu ils me formaient. Alain m'a dit un jour : « Tu t'entends bien avec tes filles. Nous devons drôlement t'aider. On te forme ». C'était très vrai, et dit sans la moindre ironie. Avec le même sérieux, Rachid donnait son avis : « Je te trouve plus « développée » que beaucoup d'adultes. C'est à cause de nous ». J'aime qu'ils pensent cela, qu'ils mesurent la valeur de l'échange, tout ce qu'ils peuvent apporter, eux que l'on accuse toujours de détruire. Mais je me trouvais de plus en plus isolée et pas assez solide pour vivre cela.

Un soir de cafard je téléphone à une amie. Elle m'apprend qu'il existe à Paris un prêtre chargé de centraliser le travail des aumôneries. Je vais le voir. Il ne connaît personne qui puisse prendre le local en main, mais il est intéressé et viendra de temps en temps. Je ne suis pas du tout rassurée : Jean est quelqu'un d'important ; il doit être habitué à visiter des aumôneries bien organisées. Je me demande quelle sera sa réaction devant cet accueil bien particulier. S'il n'est pas d'accord avec ce que nous faisons, que va-t-il se passer ? Il vient et me dit : « je suis tellement heureux de savoir que ça existe ». Je suis heureuse, moi aussi, de n'être plus seule à croire à ce que je fais.

Jean vient maintenant de temps en temps ; pas aussi souvent que je le voudrais, mais il connaît les jeunes et nous pouvons partager. Je trouve près de lui un appui, et bientôt une amitié. Au début, cela me déroutait. Le combat que j'avais dû livrer, sans cesse, pour défendre cet accueil, m'avait durcie, aigrie. J'avais accumulé la rancœur, l'amertume ; je m'étais enfoncée dans un anticléricalisme stupide auquel mon éducation m'avait déjà préparée. Il a fallu toute la compréhension, la générosité, la patience inlassable de Jean pour m'en libérer. Presque à contre-cœur, je dois admettre que j'ai rencontré un prêtre qui croit à cet accueil et fait tout pour le préserver. Jean n'a fait que respecter, relancer ce qui prenait naissance là. Les soirs de découragement, il sait trouver les petits points positifs à me révéler : « Regarde ce qui se passe là... et là... Ne crains pas d'être inutile... Tu ne leur es pas utile comme tu le voulais. Ils t'utilisent, tout autrement ». Il m'a permis de comprendre de quelle manière mon manque de compétence m'a fait découvrir le chemin pour être vraiment des leurs : paumée avec eux, je les rejoignais.

J'ai connu Jean, et puis Guy, Jean-Louis, Pierre ; et puis Gilbert, et d'autres. Des prêtres solides, qui ne m'ont jamais lâchée dans les difficultés, des prêtres qui nous ont fait confiance, aux jeunes et à moi-même, qui ne nous ont pas enfermés dans les conventions, mais nous ont encouragés à inventer, à construire du neuf. Jean disait, en parlant du local : « Notre projet est de ne pas en avoir ». Et Jean-Louis : « Il faut des gens qui fassent le pari que l'évangile doit sortir des églises ».

Jean-Louis était aumônier technique à Saint-Germain. Nous nous sommes reconnus tout de suite, recherchant le même genre d'accueil. Il disait très bien ce que je sentais sans savoir l'exprimer, il disait ce que j'avais toujours espéré entendre. J'ai connu Jean-Louis aux réunions d'aumôniers, car maintenant j'y participe. Enfin je suis reliée, je peux transmettre ! Et je découvre un coin d'Eglise où je suis à l'aise, reconnue, écoutée, un coin où nous discutons en faisant référence à l'évangile.

L'accueil des jeunes se réalise tel que je l'ai secrètement souhaité : un lieu bien à eux, construit par eux. Les règles qui le sauvegardent ne sont pas imposées. Il les acceptent librement. Ils viennent maintenant de plusieurs collèges. Ils invitent leurs copains : des jeunes délinquants, des jeunes de la rue, des jeunes qui désertent plus ou moins l'école, qui sont à mi-temps au collège, à mi-temps dans la rue. Tous s'acceptent, très différents, apprennent à s'écouter. Denis dit : « Si une fois, une seule fois, on met quel-

qu'un à la porte, le local ne sera plus jamais le local ». Ils réclament des fêtes. Dans la même cour que notre local il y a une grande salle paroissiale qui nous est ouverte une fois par mois. Aux premiers temps de l'aumônerie nous y faisons des réunions-débats. Maintenant ils y organisent les fêtes qu'ils aiment, des booms ouvertes aux jeunes du quartier. Des booms, ce n'est pas pédagogique pensera-t-on. On risque l'incident. Mais il faut savoir ce que l'on veut. Est-il possible d'ignorer certains jeunes parce qu'ils n'entrent pas dans le cadre des accueils tels que nous les concevons ordinairement ? Il faut vivre cette atmosphère de fête ; comme ils aiment entendre la musique hurler ! Ils invitent eux-mêmes, reçoivent, organisent, prennent des responsabilités. Et nous connaissons les plus marginaux. C'est ce que j'ai toujours souhaité. Se mettre en route avec eux, c'est une aventure.

Il faut d'abord les découvrir, ne pas se bercer d'illusions, apprendre à les connaître vraiment. Lorsque, pour la première fois, mon porte-monnaie a disparu de mon sac laissé ouvert, cela m'a fait mal. Bernard, un jeune délinquant qui « sort » avec une fille du collège et qui m'apporte l'appui de son expérience, m'a dit : « Tu as fait une connerie, Jeannine. Tu connais les mecs que tu reçois ? On ne laisse pas son sac ouvert devant eux. Ils t'aiment bien, mais ils ne peuvent pas s'empêcher. Beaucoup, tu sais, on leur a appris tout petits. Alors, s'ils voient du fric traîner, c'est plus fort qu'eux, faut comprendre ». C'est vrai, « faut comprendre ». J'apprends, peu à peu, à comprendre. Bernard m'aide, patiemment.

Ahmed a 25 ans. Il est du même quartier, habitué des mêmes cafés que quelques jeunes du collège. Il a ainsi pris l'habitude de venir au local. Un jour je lui demande : « que recherches-tu ici ? » — « Ton amitié ». Moi aussi j'aime bien Ahmed. Il vient pour discuter ; il m'explique sa religion, me parle de sa vie. J'apprends peu à peu : il fait des « casses », le plus souvent ne se mouille pas, mais y envoie les plus jeunes de sa bande. Il est passeur de drogues. Il est ainsi. C'est lui, tel qu'il est, que je continue à aimer.

Djamel vient aussi au local. Il a 14 ans, constamment en fugue depuis l'âge de 10 ans, il vit un peu au collège, beaucoup dans la rue, avec un tel besoin de tendresse qu'une amitié s'est nouée entre nous, tout de suite envahissante. Il est souvent hébergé par un éducateur, Jean-René. Jean-René, c'est le seul nom qui mette une lumière sur le visage de Djamel, c'est son grand copain. Et j'apprends que, pendant une absence de Jean-René, Djamel s'est introduit chez lui avec des copains. Ils ont tout emporté, la chaîne, la télé... Lorsque j'ai revu Djamel quelques temps après, il rôde de-

vant la salle, un jour de boom. Il ne veut pas rentrer. Il sait que je suis au courant. « J'ai honte » dit-il. « Viens, on va boire un pot ». Au café il est devant moi, petit visage durci, cadennassé. « Les autres m'ont obligé. Jacques a tout fait ». Il ment. Je sais. Je connais toute l'histoire. Je bute contre le mur de son regard trouble, figé. D'habitude ce regard se livre, m'offre l'appel joyeux de sa tendresse. Aujourd'hui il se barricade. Je ne pénétrerai pas. Je ne saurai rien de ce qu'il veut taire. Je dois admettre cette mise à l'écart. Un jour peut-être... J'apprends ainsi à le connaître : capable de voler un ami, de mentir, de me rejeter.

Je dois me pénétrer de tout cela, plonger avec eux dans ce toujours plus, tenter de comprendre. L'important, c'est de continuer à croire en eux. Ma tendresse pour eux se forme, devient de plus en plus lucide, cruellement lucide. Pas d'illusions, je sais très bien de quoi ils sont capables. Cela ne diminue pas d'un pouce cette tendresse étrange qui me saisit, me force à rechercher le plus enfoncé, me conduit vers les pires, sans rien à leur offrir que ce local minuscule ; et toujours contestée, rejetée à cause d'eux. C'est dingue !... C'est dingue ! Mais cette tendresse vient de bien trop loin. Mûrie pour eux, elle attendait. Elle ne se lassera pas facilement.

Avec eux je dois réapprendre le sens de mots simples. Réapprendre lentement, péniblement, en le vivant au jour le jour, ce que veut dire respecter l'autre, croire en lui, l'accepter. Accepter c'est prendre les autres tels qu'ils sont, là où ils en sont, croire en eux pour ce qu'ils sont, mais aussi et surtout pour ce qu'ils peuvent devenir. Accepter ce n'est pas être d'accord (ils savent tous ce que je pense, ce que je vis) ; c'est chercher ensemble. Evoluer, bien sûr, mais rester soi-même, profondément. Garder l'entière liberté de ses options, de ses convictions. C'est pour moi un rude apprentissage. Je n'ai jamais été solide, et je me trouve acculée, trop vite, trop seule, à une remise en question constante, impitoyable. J'ai souvent peur devant ce renoncement continu à mes sécurités. J'ai l'impression de perdre pieds, de couler. Mais il y a leur confiance, notre entente, et puis des joies soudaines, brutales, des petits jalons de lumière.

Alain : « j'ai dit ici des choses que je me m'étais jamais dites à moi-même ». François : « Je crois que si je reviens toujours, c'est que je te trouve marrante. Tu connais tout de nous. Tu n'as vraiment pas d'illusion à te faire, et pourtant tu crois en nous ». Isabelle, après avoir eu le courage de rompre avec quelque chose de pénible dans sa vie : « Je suis contente, si tu savais. Je suis si heureuse d'avoir dit non. J'ai voulu que tu saches pour que tu sois heureuse aussi. C'est grâce à toi ». — « Je ne t'ai rien demandé ». — « Non, mais j'ai senti que tu m'en croyais capable ». Je garde précieuse-

ment cette parole. J'espère que beaucoup d'autres, sans savoir le dire, ont senti que quelqu'un les croyait capables. Tenter d'avoir pour eux le regard du Christ... Qu'importe de ne pas le nommer. « Tu m'en as cru capable ». Tout est là.

Il y a toutes ces joies. Il y a tout ce qu'ils m'apportent. Ma « formation », comme dit Alain, se poursuit. Ils m'apprennent à me libérer de préjugés qui m'encombrent. Je découvre des aspects inconnus de moi-même et je m'émerveille de tout ce que je découvre en eux, de ces moments de vérité où nous sommes un, soudés par la même écoute, la même attention à l'autre. Près d'eux j'entre dans un autre monde. Un monde où ils m'ont acceptée, formée, créée autre. Un monde où je me cherche, où nous cherchons ensemble. Un monde neuf.

Je voudrais trouver des mots neufs pour décrire ce que je vis avec eux. Avec eux il ne s'agit pas de faire des discours. Interdit de tricher : la frime, pas besoin — Dégage avec tes grands mots — Le baratin, c'est bidon. Avec eux on parle avec ses tripes, ou bien on se tait. Avec eux, lorsque je ne sais pas, je dis « je ne sais pas », et quand j'ai peur, je dis « j'ai peur », et alors ils m'aident. Quand une bande de « hell angel's » réputés pour être des casseurs est venue à l'une de nos booms, parce que copains de jeunes du collège, je leur ai dit la vérité : « Vous êtes copains, alors entrez. Mais j'ai peur ». Ils ont compris : « Vous nous avez reçus, il n'y aura pas de casse ici ». A chaque boom, plus ou moins explicite, ce dialogue se renouvelle avec les rockers, les loubards de passage. « Vous pouvez tout démolir, je sais. C'est votre habitude, mais aujourd'hui voulez-vous m'aider ? Ici il n'y a pas de videurs, nous faisons un accueil de jeunes. S'il y a de la casse, ce sera fini ».

Depuis quatre ans, cela doit bien faire une vingtaine de fois qu'ils ont répondu oui, pas par des paroles, par des actes. Peut-être aperçoivent-ils là une vie authentique, et ils la respectent, eux qui ne respectent pas grand-chose. Une boom, cela signifie des heures de tension. Ensuite je reste à prier, longtemps, sans paroles, offrant seulement une joie qui en moi rebondit et se renouvelle, un merci qui n'en finit pas. Il faut comprendre ce que représente une centaines de jeunes, très différents, et qui s'acceptent, pour que soit réussie une journée de fête ! Des jeunes habitués à s'exprimer par la violence et qui, ce jour-là, se traînent tranquilles, ne rentrent pas d'alcool, acceptent d'évacuer la salle à l'heure, tout cela pour que l'accueil soit sauvegardé. Oui, il faut comprendre ce que cela représente...

Et puis, ils m'apprennent à aimer, tout simplement. Et c'est un bel enrichissement ! On sait mal aimer si l'on aime seulement ceux de sa race, de son milieu, de sa culture. Apprendre à aimer ceux qui nous déroutent, nous bousculent, nous tirent de nos sécurités, c'est nous réaliser, connaître notre pleine mesure. Je débute... On n'en a jamais fini d'aimer, et j'aurais bien voulu commencer plus tôt ! Aimer les plus pauvres, ce n'est pas un commandement austère, c'est un fabuleux cadeau, une merveilleuse recette de vie.

Je me demandais, au début, si je pourrais « évangéliser » au milieu d'eux. Je ne me le demande plus. Je réalise maintenant combien il aurait été vain et prétentieux de ma part de vouloir le faire avant de vivre cette expérience. Je ne savais rien de l'amour du Christ. C'est près d'eux que j'ai perçu ce qu'il pouvait être. Tout bêtement c'est moi qui me retrouve « évangélisée ». Il me semble qu'évangéliser c'est d'abord vivre l'évangile.

Dans ma foi, il m'arrive quelque chose que je comprends mal. Avant d'aller au local, j'avais une fringale d'explications, des tas de questions en suspens. Je lisais tout ce que je trouvais comme bouquins religieux ; j'interrogeais tous ceux qui me paraissaient « forts » dans ce domaine. Depuis, cette soif est tombée d'elle-même. Je ne cherche plus Dieu dans les bouquins. Et pourtant je n'ai pas cessé de le chercher. Mais tout se passe comme si ma foi ne se préoccupait plus tellement des questions sur Dieu, mais s'appuyait plutôt sur une expérience personnelle. En vivant cette aventure du local, il me semble avoir perçu un peu de l'amour du Christ ; c'est comme si j'avais pénétré dans une connaissance directe de Dieu, vécu un peu de lui.

Exprimé ainsi, cela me paraît fou et prétentieux. Mais au fond de moi cela me paraît d'une simplicité lumineuse et apaisante. Et pourtant ma relation avec l'Eglise, actuellement, me pose bien souvent question, dans ma foi. Depuis un an, je travaille avec des éducateurs de rues qui ne sont pas motivés par la foi. Et ceux qui ne croient pas au Christ, je les ai vus agir. J'ai vu de quelle manière ils acceptent d'être « dérangés ». Je les ai vus cambriolés par ceux qu'ils hébergeaient, et continuer. J'ai vu de quelle façon ils savent accepter l'autre, croire en lui, pardonner ; le faire sans craintes, dans la joie. Je les ai vus donner la priorité aux plus pauvres, sans discours. Je les ai vus vivre ce que d'autres disent. Ils sont venus avec moi sur le tas ; ils assistent maintenant aux booms, et j'ai moins de craintes.

Ils m'ont dit : « Ce ne sera plus toi, mais nous ». Cette parole je l'attendais depuis longtemps. Près d'eux je ne porte plus, seule, les responsabilités.

Et pourtant notre petit local reste menacé parce que dans l'immeuble paroissial on accepte mal de la musique l'après-midi, et des portes qui claquent. Et, devant les booms qui nous paraissent si positives, j'ai vu se fermer les portes des salles paroissiales. Sans qu'il y ait pourtant eu un seul incident ! Alors j'ai du mal à faire taire les questions qui me talonnent. Je me dis : mais par quoi sont-ils motivés les uns et les autres ? Je me dis : elle est donc si faible la parole qui nous mène pour ne pas nous libérer de la peur, pour ne pas nous mettre au cœur un peu de l'enthousiasme qui soutient ceux qui croient seulement en l'homme ? On me dit que « l'Eglise n'est pas obligée de répondre à tous les besoins de la ville de Paris ». Mais auxquels donne-t-elle donc priorité ?

On investit beaucoup dans les aumôneries de lycées classiques et dans les facultés. C'est très bien. Mais, si nous avons le souci du plus pauvre, pouvons-nous supporter qu'en face de cela, des accueils de jeunes en C.E.T., ou même de jeunes de la rue, ne soient pas maintenus, que les jeunes écartés des lycées par la société soient aussi tenus à l'écart par l'Eglise ? Toute cette masse de jeunes rejetés, ignorés, ne nous pose-t-elle pas question ? On me dit : « Ce n'est pas une affaire d'Eglise mais de société ». On me conseille de nous constituer en association d'éducation populaire et de demander une subvention à la société (éducation nationale). Je pense que ceux qui proposent cela sont de bonne foi et cherchent à nous aider ; mais j'ai mal ; une blessure intime et profonde atteint en moi cet espoir têtue de construire en Eglise. Pourquoi nous rejeter ?

Je sais que la société à fort à faire près de ces jeunes ; mais l'Eglise aussi. Les reconnaître, les aimer, tenter d'avoir pour eux le regard du Christ : c'est notre affaire. Aller vivre l'évangile au milieu d'eux, et puis partager en Eglise ce qui aura été vécu : c'est notre travail. Est-ce si fou de penser que dans cette société sur laquelle nous rejetons facilement toutes les charges, nous puissions introduire des valeurs autres ? Si nous nous mettions à faire sortir l'évangile des églises, et à le vivre là où sont ceux à qui il est destiné en premier ? Si nous nous mettions à bâtir sur des valeurs d'amour ?...

Jeannine Dessager développe plus longuement les différents aspects de ses recherches et de son aventure dans « Paumée chez les paumés », livre paru en mai 1979 aux Editions Nouvelle Cité, 131, rue Castagnary, Paris-15°.

Des pauvres s'approprient l'évangile

Hubert Ruyant

Depuis 14 ans, dans le secteur Amiens-Ouest, Hubert s'est fait solidaire des habitants de trois cités de transit, considérés par le reste de la population comme indésirables et pratiquement irrécupérables.

Une communauté s'est peu à peu constituée où la foi se dit, s'écoute, s'accueille, se célèbre. Les marginaux s'évangélistent.

Voici le témoignage apporté au cours de la Rencontre nationale des équipes associées à la Mission de France, les 24 et 25 novembre 1979 à Fontenay-sous-Bois. « Ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu » (1^{ère} lettre de Paul aux Corinthiens, ch. 1, versets 28 - 29).

Dans le secteur AMIENS-OUEST, où je suis inséré depuis quatorze ans, existent trois cités de Transit : la cité du Grand-Marais, l'îlot Saint-Maurice, la cité Emile Lesot, la plus triste de toutes, surnommée le « village noir ». Cette petite cité, en voie de disparition, sans éclairage public, ni eau courante, dans les bâtiments construits en 1940, est cachée derrière le Grand Hôpital d'AMIENS, comme une honte. C'est le fait d'ailleurs de presque toutes les Cités d'urgence. L'ensemble de ces trois cités représente une population de 500 personnes environ.

La plupart des familles occupent ces cités de transit parce qu'elles n'ont pas les ressources nécessaires pour en sortir. « On vit comme on peut, disent-ils, on se débrouille pour faire vivre sa famille, au jour le jour ». La population d'AMIENS, dans son ensemble, n'est pas particulièrement tendre pour les habitants de ces cités. Elle les considère comme des gens « pas intéressants », des cas sociaux, des indésirables, des pratiquement irrécupérables.

Avec trois confrères, j'habite dans le faubourg Saint-Maurice, à 500 mètres du village noir, de l'îlot Saint-Maurice et à 2 km du Grand-Marais. Cette dernière cité est voisine du terrain des Itinérants. Nous occupons un presbytère assez confortable, avec chauffage central, douches et de nombreuses pièces mal disposées du fait de la jonction de trois maisons picardes.

Je me sens cependant *solidaire des habitants de ces cités* :

● solidaire par un effort d'*attention* aux personnes rencontrées lors de mes visites fréquentes et régulières ;

● solidaire par un effort continu de *partage* de ce qui constitue leur vie quotidienne, leurs peines et leurs joies ;

● solidaire par un effort persévérant de *participation*, à l'occasion d'activités ou d'événements : deuils, baptêmes, catéchèse, visites à la maternité, à l'hôpital ou à la prison, voyage et fêtes...

● solidaire par un effort continu de présence et de *soutien aux responsables*, quelle que soit leur appartenance politique ou religieuse, en évitant au maximum de prendre leur place, d'agir sans eux, d'aller trop vite, avec la conviction qu'ils sont capables de s'en sortir par eux-mêmes ;

● solidaire, depuis neuf ans, trois jours par semaine, *par le travail* de manutentionnaire dans une usine de salaisons de cinquante quatre ouvriers. C'est d'ailleurs mon désir de rejoindre les habitants de ces cités qui m'a poussé à chercher du boulot, à l'âge de quarante ans, et à partager la même vie de travail que certains d'entre eux : un travail monotone, pénible par le passage du chaud au froid et les cadences rapides d'une chaîne de jambons qu'il faut peser et classer ; un travail déconsidéré par les patrons, mais un travail qui me permet d'être considéré comme un camarade : d'une part les copains de travail puisqu'ils m'ont élu depuis huit ans comme délégué du Personnel ou comme membre du Comité d'Entreprise ; d'autre part par les habitants des cités qui reconnaissent la valeur de celui qui « n'a pas peur de se salir les mains », et qui suivent avec intérêt le combat collectif des travailleurs auquel je participe au niveau professionnel, interprofessionnel et national.

● solidaire par un souci constant de vivre plus sérieusement *la pauvreté* extérieure et intérieure ;

● solidaire enfin par un *effort continu de réflexion* en notant par écrit ce qu'ils disent, ce qu'ils vivent, et ce que cela révèle comme aspirations profondes.

Tout cela est *partagé en équipe sacerdotale dans la réflexion et la prière*, afin de discerner ensemble les traits évangéliques, les « *mirabilis Dei* » qui fourmillent dans ces cités. En effet, à travers les faits et gestes des habitants de ces cités, nous retrouvons les Signes de la Présence de Dieu :

Les aveugles voient : c'est-à-dire que des personnes de ces cités ouvrent les yeux, prennent conscience, voient les problèmes de leur cité, et commencent à *faire la vérité sur leur vie*. José, un jeune de 16 ans, de la Cité E. Lesot, disait : « On est mal vu, les gens ne nous aiment pas... C'est un quartier de crapules... Il y a toujours des bagarres... Tout le monde y boit, même les gosses... » Auguste, son père, disait au cours d'une rencontre de Comité : « Nos baraques, ce sont des baraques de cochons, des étables, des taudis pourris. Pour les enfants, c'est pas hygiénique... Le docteur est parfois obligé de venir deux fois la semaine... il n'y a pas de salle de bains, pas d'eau dans les chambres... ».

Les boiteux marchent : c'est-à-dire ceux qui marchaient cahin-caha, ne pensant qu'à eux, sans beaucoup de résultats, se rassemblent, s'organisent, se redressent ensemble, deviennent des « hommes debout », se remuent et se compromettent pour les autres. Avec l'aide du S.O.S. et de moi-même, les habitants de ces cités ont formé des Comités selon la loi de 1901 : d'abord le « Comité de soutien et de défense du Grand Marais », puis « l'Éveil de la Cité E. Lesot », enfin l'« espoir de l'Îlot Saint-Maurice ». Trois titres qu'ils ont choisis eux-mêmes et qui étaient déjà riches de promesse.

Actuellement, avec l'appui de l'« Association Yves Lefebvre », l'ensemble des Comités a formé le C.E.S.F.H.I. (Comité d'Entr'aide et de Soutien des Familles en Habitation Insalubre). Peu à peu, avec des hauts et des bas, *des personnes sont devenues responsables*, et on ne compte plus le nombre d'actions menées ensemble et réussies,

avec l'aide, de moins en moins grande, de personnes étrangères à leur cité : colis pour les personnes âgées, arbre de Noël pour les plus jeunes, voyages, fête du 14 juillet avec stands et bal, concours de cartes, match de foot ; surtout de nombreuses démarches pour améliorer les conditions de vie (éclairage, panneaux de signalisation, réfection des trottoirs et des toitures, revêtement des murs, écoulement des eaux, cabine téléphonique, passage de cars, etc...). Oui, les boiteux marchent, ils courent même, plus ou moins vite il est vrai, selon les moments... et selon les cités...

Les lépreux sont purifiés : c'est-à-dire ceux qui étaient rejetés de la Société comme les lépreux, retrouvent leur place et leur dignité. Ils sont fiers d'avoir maintenant leur Comité, leurs statuts, parce qu'ils peuvent être reconnus officiellement par la société, avoir droit aux subventions de la ville, avoir droit de faire des démarches officielles. D'autre part, *reprenant confiance en eux-mêmes*, sortant de leur isolement, les uns par rapport aux autres, ils n'ont plus peur d'affronter les personnes extérieures à leur Cité. *Ils osent maintenant s'exprimer librement* pour dire ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent. Ils l'ont fait à l'aide de grands panneaux garnis de photos qu'ils ont fait voir aux gens d'AMIENS, aux journalistes et à Monsieur le Maire. Un slogan lui était adressé : « Toi, qui as le pouvoir, efface de la ville ces cités qui en font la honte. Détruis et pense à cela ». Les membres du CESFHI participent également à des rencontres avec les élus locaux et les architectes ; ils sont consultés sur les projets de construction des nouvelles cités. Oui, les lépreux sont purifiés.

Les morts ressuscitent : c'est-à-dire ceux qui avaient perdu tout espoir retrouvent des raisons de vivre, et parviennent à sortir de leur passivité et de leur écrasement. Avant de démarrer leur Comité, ou dans les moments de découragement, combien de fois ne les ai-je pas entendu dire : « Ici il n'y a rien à faire : c'est une cité pourrie... un quartier maudit ». Les obstacles en effet sont multiples et énormes.

D'abord l'état sanitaire et social : n'insistons pas. La promiscuité : un rassemblement important au km² de cas sociaux, de gens souvent écrasés par tout ce qui abîme l'homme, la femme, les jeunes. L'alcoolisme, cause de disputes, de bagarres, de misères, d'immoralité, de dégénérescence. Le chômage qui frappe encore davantage les jeunes travailleurs des cités de transit à qui on refuse l'emploi dès qu'on connaît leur adresse. Leur passé lourd, connu de beaucoup. Le « système D » : chacun pour soi », « on se débrouille ». Le « paternalisme » : le danger d'imposer de l'extérieur des activités sociales, des loisirs ; concurrence des secours et aides extérieures qui risquent de maintenir dans un comportement d'éternels assistés. L'autoritarisme de certains présidents de Comité qui, forts de leur promotion, veulent agir seuls. Les jalousies, critiques et calomnies vis-à-vis de ceux qui veulent s'élever, améliorer leur situation, vis-à-vis de ceux qui prennent des initiatives collectives, vis-à-vis de ceux qui acceptent de prendre des responsabilités dans leur Cité...

Malgré toutes ces difficultés, une poignée d'hommes, de femmes et de jeunes, encouragés par l'équipe du SOS et par les autres responsables des cités, ont réussi à vaincre leur écrasement et à « passer » du repli sur eux-mêmes à l'ouverture aux autres : ouverture progressive et prise en charge des problèmes de leur cité ; ouverture aux difficultés des autres cités, volonté de s'entraider, de faire « une masse solide », d'agir ensemble... Oui, les morts ressuscitent.

La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres : il y a 10 ans, j'écrivais ceci au sujet de la communauté humaine du Grand-Maraïs : « Des pauvres découvrent que cette Bonne Nouvelle est pour eux, qu'ils ne sont pas jugés mais respectés, estimés, aimés... que leur dignité commence à être reconnue, que ce monde nouveau ne se construit pas seulement pour eux, mais avec eux et à partir d'eux. Cela se manifeste, entre

autre, à travers leur admiration, leur étonnement, leur joie... devant ce qui se réalise, les transformations qui s'opèrent, la mentalité qui évolue : une Cité Nouvelle naît où, comme ils disent, « il n'y a pas de bâtards ».

Les hommes espèrent : la confiance renaît, malgré les obstacles, d'une cité plus vivable : *Dieu avec ceux qu'on méprise*, qu'on juge, qu'on condamne, qu'on isole... Tout cela ils le découvrent à travers un prêtre et des militants qui s'efforcent de donner un sens à leur vie, de les aider à devenir une communauté... de les rendre heureux ensemble... Ainsi, en filigranne, c'est la *Révélation du Plan d'Amour de Dieu sur les hommes* : il veut les libérer de tout le mal qui détruit et abîme leurs visages d'hommes et de fils de Dieu ; il les veut heureux ensemble. A travers tout cela, n'est-ce pas *l'Eglise qui se bâtit* ?

Toutes ces richesses vécues constituaient des pierres d'attente, mais la Bonne Nouvelle n'était pas encore annoncée aux pauvres de façon explicite. Elle l'est depuis trois ans grâce à Notre-Dame de Lourdes et Ste Bernadette. Depuis juillet 1976, en effet, chaque année une trentaine de personnes des cités de transit d'AMIENS sont accueillies gratuitement à la Cité-Secours St-Pierre. Ce pèlerinage est, pour la plupart, une retraite spirituelle, un temps fort de révélation et de conversion. Les familles des cités insalubres se sentent « de la famille de Bernadette », tant leur situation sociale, leur logement, leur santé et leur réputation sont semblables. Pour eux, Bernadette c'était, comme ils disent, « une pauvre gamine malheureuse, la plus délaissée, housculée, critiquée, la plus pauvre, la moins intelligente. Tout le monde se moquait

d'elle : on la prenait pour une folle et cependant elle rayonnait de bonheur. Sa richesse, c'était sa Foi ».

Habituellement exclus, les habitants des cités prennent conscience à LOURDES qu'ils ont *le droit de faire partie du Peuple de Dieu*. « On se sent en famille, on vit ensemble, il n'y a plus de barrières... même quand on voit des malades, on ne sent pas une gêne, on le prend pour un bonheur : ils sont plus éclairés que nous. « A LOURDES ils sont chez eux. Ce sont même les rejetés, comme Bernadette, les malades, les paumés, les marginaux... qui sont à la place d'honneur. « Ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas... Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est... » (1 Cor. 1/28). A LOURDES, certains découvrent l'importance de *se révéler l'action de l'Esprit-Saint* en eux et chez les autres, et veulent continuer à se retrouver en carrefours, une fois rentrés à AMIENS.

En 1977, ils proclamaient devant la Grotte : « Nous, le groupe des Cité Ilot de Saint-Maurice, du Grand-Marais et E. Lesot d'AMIENS, allons essayer : *de persévérer dans la foi que nous avons reçue à LOURDES ; de rendre le bien pour le mal ; de pardonner ; de faire connaître Jésus à notre famille et nos voisins*. Nous décidons de nous réunir, de temps en temps, pour renforcer notre Foi en Jésus et nous soutenir les uns les autres ».

Ils ont tenu parole. Depuis trois ans, *une communauté s'est constituée* petit à petit, et forme actuellement un groupe d'une vingtaine de personnes dont une religieuse, Dominicaine des Campagnes, qui a voulu habiter dans un baraquement de deux pièces dans l'îlot Saint-Maurice et faire le métier de pailleuse de chaises pour vivre au milieu d'eux. Des rencontres mensuelles rythment la vie de la communauté *où la foi se dit, s'écoute, s'accueille, s'approfondit*.

Lucien et Edith, du village noir, avaient leurs huit enfants non-baptisés. Ils ont cheminé ensemble pendant trois ans pour préparer le baptême et la communion des plus grands. L'un d'entre eux, André, n'est pas encore baptisé. Au cours d'une rencontre catéchuménale, Lucien nous rapporta qu'un jour il montait péniblement, à cause de son asthme, l'escalier d'un H.L.M. de quatre étages : « Mon Dieu, que c'est dur », disait-il. Et, reprenant sa marche, il pensait : « Pour aller à la foi, il y en a aussi des étages... pour connaître notre Père et son Fils Jésus, il faut *tous ensemble construire l'immense escalier de la foi* ».

Certains, dont Lucien, Jean-Paul et Eliane ont trouvé ou retrouvé la foi ; d'autres sont en recherche comme François, Pascal, Sylvie, Frédéric ; d'autres ont célébré, après un cheminement plus ou moins long, leur baptême : Françoise, Patrick ; ou leur confirmation : Jean-Paul et Eliane. Jean-Paul écrivit ceci à Mgr Leuliet, évêque d'AMIENS : « Géry, tu remplaces le Christ ici dans la Somme. Donc c'est à toi que je demande ma confirmation. Pour servir avec l'Eglise dans la Foi, mon baptême et ma communion, et surtout être au service que Dieu me demandera à travers les hommes ; ceci, j'espère, sans faiblesse. Ton copain : Jean-Paul ».

A Pâques dernière, cette nouvelle communauté animait la Célébration de la Semaine Sainte à Saint-Maurice et accueillait, pour un repas fraternel après la Cène, les paroissiens, des gens du Voyage du terrain des Itinérants, et quelques sans-abri. En juillet, le même groupe se retrouvait, pour une veillée-pique-nique de partage et de prière, avec quelques malades de l'Hôpital Psychiatrique d'AMIENS qui étaient devenus amis à la Cité-Secours de LOURDES. Comme à LOURDES, il n'y avait pas de barrière. L'Eglise de Jésus-Christ était là vivante sous nos yeux.

La résolution prise à LOURDES de transmettre leur Foi à leur famille et à leurs voisins est également tenue. Entre les réunions mensuelles, ils se revoient, s'in-

terrogent, s'entr'aident et n'ont pas peur de parler, dans leur quartier et milieu de travail, de leur Foi en Jésus, et d'inviter ceux qui le veulent à participer aux rencontres. Un catéchumène, Jean-François, nous a même poussés à sortir de la maison de Jean-Paul où, il y a trois ans, on fermait les volets par peur du « qu'en dira-t-on » dans l'îlot Saint-Maurice. Il nous a invités à aller sur la voie publique. Et soixante personnes des cités se retrouvaient au rond-point « La Madeleine », en compagnie d'une quinzaine de manouches, pour partager les merveilles de Dieu, entre dix-neuf heures et minuit, la veille du 15 août. C'est extraordinaire de voir « des pauvres d'argent », avec leur langage et leur expérience, communiquer entre eux leur découverte de Jésus et de son Eglise, simplement et avec conviction... Oui, *la Bonne Nouvelle est apportée aux pauvres. LES MARGINAUX S'EVANGELISENT.*

Cette vie intense de Foi et de prière n'est cependant pas une évasion des problèmes quotidiens. Un certain nombre *sont engagés* dans les Comités de quartier ou le C.E.S.F.H.I. Ils *portent également le souci* de ceux qui souffrent en dehors de leur cité. Certains d'entre eux ont suivi de près la lutte des Gens du Voyage pour l'amélioration de leur terrain. Dernièrement, par eux-mêmes ils ont voulu créer et gérer une Caisse de Solidarité pour venir en aide à plus pauvres qu'eux.

Les Actes des Apôtres semblent se prolonger aujourd'hui chez les « marginaux », « pauvres d'argent » mais « riches de cœur ». *« Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun... Et le Seigneur adjoint chaque jour à la Communauté ceux qui trouvaient le Salut »* (Act. 2, 33 et 47).

L'aventure de la foi sur des rivages nouveaux

Quelques traits de vie spirituelle

Urbains, ruraux... sur un chantier, dans un bureau, en hôpital, avec ou sans charges paroissiales... En France, en Algérie, en Côte-d'Ivoire ou au Cameroun, en Argentine ou au Brésil, ou ailleurs encore... Peu à peu monte en nous, prêtres de la Mission de France, une conviction : ce que nous sommes devenus en des lieux si divers relève d'une même démarche, d'une même attitude spirituelle dans la rencontre des hommes.

Une même aventure nous rassemble et nous unit profondément : la Foi en Jésus-Christ est possible en diverses cultures et différentes idéologies. La lumière du Christ peut éclairer ces cultures et ces idéologies de l'intérieur pour donner du Dieu Vivant des témoignages inédits.

Ces traits de vie spirituelle, les voici exprimés en quelques pages. Au moins quelques-uns d'entre eux. Nous reproduisons ici une partie du rapport sur la Mission de France présenté à Rome fin mai 1979 par Roger Etchegaray, Jean Rémond et Francis Corenwinder. Ce dernier apporte, dans ce même numéro page 43, quelques échos des rencontres qu'ils ont eues avec les diverses Congrégations romaines au cours de leur voyage.

Il n'y a pas, on l'a dit bien souvent, de « spiritualité » Mission de France. Les prêtres de la Mission ont des tempéraments spirituels très divers. Certains se sentent plus proches de François d'Assise, d'autres de Charles de Foucauld, d'autres encore de Péguy ou de Thérèse de Lisieux... Ceci commande pour une part leurs fréquentations de lecture et le choix de leurs lieux de retraite. On y trouve des hommes pour qui la prière est une ascèse sans cesse à reprendre, mais aussi de vrais contemplatifs, voire d'authentiques mystiques.

Il y a cependant, dans cette diversité, un certain nombre de notes communes qui marquent la vie spirituelle. Sans vouloir en faire un inventaire complet on peut en dire quelques-unes.

On ne se trompera sans doute pas en affirmant que la vie spirituelle des prêtres de la Mission de France est « séculière ». Elle est enracinée dans la vie du monde, dans la vie des hommes et des femmes dont ils partagent l'existence. Elle est marquée par une « *passion de l'homme* » qui n'est pas séparable d'une *quête incessante* de cette « étincelle divine », trace en chacun de *Celui qui est la Source de sa vie et de son être*.

« Vivant sur cette étroite frontière, entre ce pays d'où je suis déjà parti et celui-ci où je ne suis pas encore arrivé, entre ce pays d'où je ne partirai jamais totalement et celui-ci où je n'arriverai jamais totalement, je vis une prière instable, la prière d'une foi où les chrétiens de France auraient déjà peine à se reconnaître, où les musulmans s'étonnent parfois de rencontrer des accents familiers et où des incroyants entendent aussi quelques fois leur cri de vie. Une prière heurtée et brinquebalante, tellement liée à ma sensibilité qu'elle est malade avec elle, et qu'elle ressuscite avec les journées de renouveau : à cause d'un regard, d'un signe tenu de compréhension... de la profonde joie qui naît en moi à la vue d'une intelligence qui prend son plein vol... d'un sourire ou d'un gamin qui dévore une orange. C'est de l'inconstance peut-être. Je suis pris tout entier par les hommes que je rencontre sur mon chemin. Avec eux je suis malheureux en entier, avec eux je suis heureux en entier, alors ma prière est peut-être un peu la leur ». (Un prêtre vivant en Algérie).

« La gratuité de l'amour de Dieu, je la perçois à travers le travail absolument gratuit, c'est-à-dire sans résultat aucun, qui consiste à soigner des séniles, sans aucune connaissance, ni reconnaissance... à travers la gratuité du travail des ergothérapeutes ou des arthérapeutes... ou encore à travers la gratuité

de l'amour d'une mère qui vient tous les jeudis et les dimanches voir sa fille depuis 18 ans, sans que celle-ci n'ait aucun mouvement vers elle, mais seulement vers les gâteaux qu'elle lui apporte... Il faut appeler divin l'amour qui est assez fort pour ne pas exiger la réciprocité comme condition de sa constance. Ce travail gratuit évoque, chez moi, l'amour de Dieu. Je souhaite qu'en le vivant, ces soignants soient pré-disposés à découvrir un jour le Dieu d'amour gratuit. Quel vent frais, en tout cas, dans ce monde où tout est commandé par l'utilité, la nécessité, la rentabilité, que cette « gratuité » du travail de certains soignants.

Ce « non-retour absolu sur soi », je le vois dans le service inconditionnel du malade, et cela même s'il est insupportable, sans limite de temps et malgré la fatigue nerveuse. Cela représente un dépouillement intérieur, une pauvreté, une humilité, que je n'ai guère vus ailleurs — que je n'ai guère pratiqués — et que je vois là, vécus assez massivement.

Sans doute, si cela me parle de Dieu, c'est parce que j'ai la Foi, et rien de cela, je le sais, ne peut être, pour des incroyants, argument contraignant à la Foi. Il reste que pour moi, j'ai l'impression de toucher du doigt Dieu à l'action, là, Dieu présent, là, le Royaume de Dieu, déjà là malgré l'extrême pauvreté des conditions de vie, la misère humaine, et l'athéisme de certains soignants. Il reste que je me sens appelé par eux, par leur comportement, à entrer, moi aussi, dans ces mœurs de Dieu que je découvre, et à rendre grâce des tâches de Dieu, de la marque de Dieu dans le cœur de ces hommes du monde de la Santé, comme dans celui des malades mentaux ». (Un prêtre aumônier d'hôpital).

Cette Foi marquée par une « passion de l'homme » se laisse interroger par *l'écoute et l'accueil des questions qui habitent les consciences et les cœurs* et qu'alimentent les joies et les difficultés de la vie quotidienne : la vie et la mort, l'amour et la haine — la vie de famille et l'éducation des enfants, les rapports sociaux, les injustices et les guerres, la paix et l'avenir de l'humanité...

« La Foi veut toujours donner des leçons à l'homme, mais que de choses la Foi pourrait apprendre de l'homme si elle savait l'écouter ! L'homme n'est pas encore au bout de l'homme que déjà la Foi vient l'arrêter sur son chemin, comme si la Foi avait peur d'une révélation de l'homme par l'homme (n'est-ce pas toujours cette « panique de l'arbre de la connaissance » ?...).

La Foi veut toujours répondre — la Foi ne sait pas encore poser des questions d'homme, elle ne sait encore que traiter des questions religieuses. Il est bien évident — mais cela va encore mieux le précisant — que cette Foi ici remise en question est la mauvaise Foi, celle qui trahit la Foi, celle qui voudrait encore trop nous faire croire que l'homme ne pourra être sauvé que s'il est arraché à l'homme. Pendant ce temps-là, la pastorale incapable d'assumer la vie quotidienne de l'homme se réfugie dans une théorie de la vie quotidienne. Incapable de parler à l'homme le langage de sa justice, de sa tendresse, de son bonheur, de ses contradictions, de son épaisseur, de son existence, de ses rides, de sa peau, de ses vacances, la Pastorale démissionne ». (Un prêtre en responsabilité de catéchèse).

Bien des prêtres des premières générations de la Mission de France ont connu, pendant la guerre, la transhumance des peuples déportés d'Ouest en Est, et c'est souvent dans ce contexte qu'ils ont entendu l'appel à se mettre au service de l'annonce de l'Évangile. Rejoindre ceux qui ne connaissent pas Jésus Christ et auxquels l'Église est étrangère pour leur annoncer l'Évangile, que ce soit en France ou dans d'autres pays du monde, a toujours été vécu comme le départ vers une terre inconnue. *L'aventure d'Abraham a toujours hanté les cœurs.* Ce chant, adopté dans les premiers temps de la Mission, à Lisieux, a marqué toute une génération :

« Partir de Ur en Chaldée

Tout quitter, tout laisser : tout. Lâcher tout

Partir sans bien, sans rien, couper tout lien. Rien.

Partir de Ur en Chaldée,

Sur l'ordre de Dieu

A la voix de Dieu qui dit : Va, lâche tout et va !

Partir de Ur en Chaldée

Dans le désert, dans la nuit.

Partir de Ur en Chaldée

Sur les seuls gages de Dieu

Vers la terre d'allégresse, vers la terre d'abondance,

Vers la postérité

Innombrable comme les sables du rivage

Comme les étoiles innombrables des cieux,

Partir vers Dieu.

Partir de Ur en Chaldée ».

Cette conviction du voyage nécessaire et jamais terminé vers l'inconnu et « sur l'inconnu des grandes routes » n'a pas été seulement l'« élan de la jeunesse ». Enfouis dans la campagne désertique, ou mêlés à la foule des travailleurs d'une firme industrielle, les prêtres de la Mission en vivent. Et on retrouve les mêmes accents chez les jeunes qui se préparent aujourd'hui au ministère.

« Tu vois, voilà vingt ans que je n'ai pas quitté ce village au fond des bois, mes sabots, ma tronçonneuse et mes copains limousins... Si tu savais pourtant le voyage intérieur que j'ai fait : un grand voyage ! » (un prêtre en Limousin).

« (Il s'agit de) vivre la lutte de classe comme un exode, pas seulement parce que c'est un combat de libération, mais parce que c'est un itinéraire de découverte de Dieu, d'un Dieu présent et absent comme au désert » (une équipe prêtres-ouvriers).

« Dans ma demande d'incardination, je mentionnais le passage du Jeune Homme riche. Il m'a beaucoup marqué dans ma vie : « quitte tout et suis-moi ». Je pense qu'ici c'est l'avenir, une profession précise, qu'il faut quitter, mais aussi sa région, sa famille et même son implantation si des besoins se font sentir ailleurs. Puis accepter de confronter avec d'autres, situés différemment, c'est accepter de quitter ses certitudes, ses habitudes, son type de réflexion, accepter de remettre en cause sa manière d'être au milieu des hommes, ses choix philosophiques et politiques » (un jeune en formation).

Vivre la Foi en Jésus Christ sur ces « terres nouvelles » où conduit son Esprit pour qu'y soit annoncée la Bonne Nouvelle, commence par l'apprentissage de la gratuité de nos démarches. Les prêtres de la Mission ont tous appris à se laisser dépouiller sans cesse de tout rêve de « conquête ». La redécouverte de la *gratuité de l'amour de Dieu* qui va au-devant des hommes, va de pair avec celle de la *liberté de l'acte de Foi...* à commencer par le leur.

« Je fais l'expérience de l'homme le plus étrange et le plus inconnu de moi et qui est moi-même. Dieu pour moi ne me permet pas d'échapper à ce risque ni à sa logique, ni à sa rigueur et j'en suis heureux.

Dieu ne m'encombre pas, il ne m'explique rien. Je l'ai suffisamment soupçonné pour qu'il ne vienne pas dans mon dos tirer les ficelles de *ma destinée*. (Ce mot était abstrait jusqu'au jour où il a pris mon nom et mon visage). Avec Dieu le rendez-

vous est toujours un face à face. Je suis de la race de Jacob : avec Dieu nous ne nous épargnerons aucune question. J'aime que Dieu aussi soit quelquefois sans réponse ».

« Je suis prêtre par l'Esprit que Jésus nous envoie d'après de Dieu, un prêtre sauvage, sans communauté chrétienne, un prêtre pour un peuple qui n'en attend pas, un prêtre pour des gens d'une autre religion, ou en dehors de toute religion. Un prêtre gaspillé si l'on veut, si l'on pense aux foules chrétiennes d'autres pays ; un prêtre pour rien, pour l'amour de Dieu, simplement un petit prêtre de rien du tout : pour témoigner de l'Amour de Dieu dans la différence, un prêtre pour faire éclater le cadre étroit des idées de l'homme, des religions de l'homme, des commodités de l'homme : un prêtre pour la liberté » (un prêtre en Algérie).

Les prêtres de la Mission de France sont presque tous situés dans des « espaces culturels » où l'Évangile a, jusqu'ici, très peu pénétré la vie des hommes. Ils connaissent bien ce qu'est *le dépaysement de la Foi* quand elle est vécue dans un monde où ses modes d'expression ne sont pas accordés avec ce qui s'y vit de la condition humaine, et où elle est affrontée aux interrogations et aux contradictions des non-croyants. Ils mesurent la profondeur des marques que la civilisation occidentale a imposées à l'expression de la Foi en Jésus Christ et à la compréhension de son « Mystère ». C'est un itinéraire aride où la Foi, mise en demeure de changer son expression culturelle, reste pour un temps comme un trésor enfoui au fond du cœur. Temps du silence et de la méditation où, peu à peu, on *redécouvre avec des yeux nouveaux, le Visage de Celui dont on sait qu'il a « les paroles de la Vie éternelle »*.

« Ces réactions de rejet, de refus, que nous opposent nos frères incroyants ou ceux qui sont nés au delà de nos petites frontières, nous acculent à mieux percevoir nos étroitesse. On commence même à se familiariser avec cette idée que ceux qui vivent dans un autre univers mental que le nôtre ont quelque chose à nous apporter... et quelque chose qui nous manque. Les dialogues avec des Africains et des Asiatiques, non seulement nous invitent à les respecter dans leur originalité, mais encore nous enrichissent de nouvelles consonances évangéliques auxquelles notre civilisation et nos faiblesses nous ont rendus peu à peu insensibles ». (André Bossuyt, premier évêque de la M.d.F.).

« Je ne veux pas meurtrir ceux qui pensent ou parlent

autrement, simplement, je ne puis plus, en conscience, entrer dans ces expressions qui donnent à penser que nous avons Dieu sous la main et que par l'Incarnation ce Dieu invisible serait aujourd'hui atteignable et connaissable dans ces réalités terrestres que sont nos expériences personnelles, notre vie psychique, les autres hommes ou bien l'histoire. Il y a là un abus de confiance ou un abus de conscience... Il me semble au contraire que Dieu est celui vers qui nous allons, celui que nous pressentons à peine au détour furtif de notre existence. Ni le Dieu des ruisseaux et des champs, ni celui qu'on atteindrait au terme de l'Evolution, encore bien moins celui qu'on trouverait en soi-même. C'est toujours le Dieu caché, Dieu qui se dérobe sans fin et que nous n'expérimentons jamais mieux que dans l'insatisfaction d'une prière qui reste souvent dure et parfois vide. Ce Dieu que Job a vu de ses yeux quand il a accepté... de ne rien voir. Le même que Moïse voit de dos au delà des éléments terrestres qui traduisaient d'habitude les théophanies... enfin Celui que le Christ a rencontré dans l'exaltation de sa croix au cœur du total abandon » (un prêtre en Algérie).

« Dans la classe ouvrière, le visage de Jésus Christ que je découvre est un peu celui du jardinier que rencontrait Marie-Madeleine sans le reconnaître. Il faut être croyant pour le découvrir. Un Dieu extrêmement présent et extrêmement absent. Un Dieu un peu étranger appelant toujours à un au delà » (un prêtre-ouvrier dans la construction navale).

Bien des prêtres de la Mission de France savent la longueur de ce temps où on apprend, dans le secret de son cœur, à balbutier les merveilles de Dieu dans une autre langue... avant de pouvoir les dire à ses frères. Leur conscience et leur vie sont un peu comme un creuset où se réalisent laborieusement *le brassage et l'approvisionnement progressif de la Foi et d'une nouvelle culture.*

Par l'épreuve à laquelle elle est soumise, et les « nuits » qu'elle connaît parfois, leur Foi est délogée des certitudes trop faciles et désinstallée de son confort. C'est une *Foi vécue dans la pauvreté*, et qui leur fait sans cesse murmurer : « Seigneur je crois, mais viens en aide à mon manque de Foi ». C'est une Foi marquée par la recherche et l'attente de Celui qu'on sait ne jamais pouvoir posséder. C'est une Foi qui, dans le témoignage qu'elle donne d'elle-même, respecte les tâtonnements de ceux qui cherchent Jésus Christ et leur ouvre le chemin de sa Rencontre.

Le ressourcement spirituel des prêtres de la Mission de France se fait de manières très diverses, et habituelles dans l'Eglise, mais plus intensément de trois manières privilégiées : la méditation de la vie quotidienne — la méditation de l'Ecriture — et l'Eucharistie.

On pourrait dire qu'il y a un va-et-vient permanent, une interdépendance, entre ces trois « sources » par lesquelles Dieu se livre. On trouvera un tout petit exemple de cela dans un texte d'un prêtre-ouvrier :

« Le boulot c'est le gagne-pain, c'est le pain, c'est la vie. L'usine, c'est là qu'on lutte pour gagner son pain, défendre le pain, défendre le pain de tous, c'est la vie...

Aussi, gagnant mon pain, luttant pour défendre le pain de tous, prendre le pain et le vin, ce n'est pas « marcher à côté de mes pompes », être déphasé par rapport à ce que je vis. C'est au contraire accomplir une démarche essentielle à l'homme. Tout le sérieux, l'essentiel de la vie de l'homme est résumé, symbolisé là.

Cela m'amène à rendre grâce au Seigneur pour ce que nous vivons. Prêtre, je suis soucieux « de ne laisser perdre aucune miette qui tombe de la table ». Qu'il y ait au moins quelqu'un qui rende grâce pour ce qui se vit dans notre usine sachant que c'est ainsi un écho vital de la classe ouvrière qui est présent dans l'Eucharistie.

En rassemblant ce qui se vit, je n'ai pas d'autre intention que de préparer le pain de l'Eucharistie. Car pourrait-il avoir un goût de Dieu s'il n'était chargé d'aucune signification humaine, s'il n'avait rien à voir avec notre vie d'homme, avec nos recherches d'unité et nos attitudes d'hommes ? Par exemple, avant de participer à un congrès du syndicat, à l'union locale, il ne me paraît pas inutile et déplacé de présenter notre vie, nos luttes, nos aspirations...

Les jours ne se ressemblent pas ! Aussi est-il des jours où le pain que j'ai à présenter n'est pas bien épais, pas très levé, mais c'est le pain que j'ai pétri ce jour-là, aussi, honnêtement, je ne présente que cela. Parfois ce pain a un goût amer. Car en le gagnant nous nous sommes disputés, opposés, voire même divisés. Il y a des jours où je voudrais fuir, tellement l'atmosphère est viciée par l'égoïsme, la niaiserie, le racisme. L'intercession pour nos péchés prend alors la place de l'action de grâces.

Ce pain a souvent une saveur de liberté, de libération, comme au soir de certaines grèves terminées dans l'unité. Je crois qu'il est dit dans la Bible : « La vérité vous rendra libres ». Dans un monde aliéné, il est bon de se sentir libéré par la Foi au Christ, de voir se briser les chaînes, de rencontrer des hommes libres, des hommes bons. Rendre grâce parce que le Christ nous libère, nous désaliène. C'est le moment de célébrer la Pâque et de prendre une plus juste mesure de ce que nous devons mettre en œuvre pour que l'humanité entière soit libérée de ses chaînes.

Il n'y a pas de joie sans qu'elle cherche à s'exprimer. L'Eucharistie, si lourde de signification pour notre monde, est aussi pour moi une fête : celle de la vraie vie. Une fête, car quel que soit mon niveau de conscience au moment où je célèbre, j'y rencontre Jésus Christ, celui qui est ma raison de vivre, et celui que j'aimerais tant que d'autres puissent *rencontrer* ». (Un prêtre-ouvrier).

Ce texte en dit, à lui seul, davantage que toutes les explications qu'on pourrait donner sur le lien entre la vie de travail et l'Eucharistie.

La *vie d'équipe*, les *rencontres d'atelier* ou de *région* sont les lieux les plus habituels de ressourcement.

Un certain nombre de prêtres fréquentent tel ou tel monastère, proche du lieu où ils habitent. Le Carmel de MAZILLE (71), le monastère de LA PIERRE-QUI-VIRE, La trappe de SEPT-FONS, sont des lieux qui reçoivent les jeunes du Séminaire pour un temps de réflexion. A Mazille ont lieu, quelquefois, des rassemblements plus larges pour une ordination.

Depuis deux ans, les responsables de la Mission ont favorisé le regroupement à FONTENAY, le 3^e dimanche du mois, de plusieurs ateliers, pour leur réunion habituelle. De nombreux prêtres de la Mission se retrouvent ainsi, chaque mois, dans une célébration eucharistique commune.

L'atelier « Dynamique évangélique » s'est donné pour objectif de favoriser, par ses propres échanges, l'expression de la vie spirituelle du sein de la Mission de France.

19 et 20 avril 1980

*une rencontre d'information
pour des jeunes de 17 à 25 ans... et plus*

le ministère apostolique

Ce que vivent des prêtres de la Mission de France.

Dialogues avec des jeunes en formation,
des jeunes qui se posent des questions semblables,
des prêtres dans diverses situations.

Maison de Fontenay

16, Rue du Père Lucien Aubry
(B.P. 124)

94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

A cette même adresse,
il est toujours possible de prendre contact,
au cours de l'année,
soit avec une équipe de jeunes en formation,
soit avec une équipe exerçant le ministère

L'Eglise en Amérique Latine

El Salvador - Nicaragua

Le 4 août 1979, trois hommes en civil ont abattu à la mitraillette le Père Napoléon Macias, âgé de trente-sept ans, devant l'autel de son église de San Esteban Catarina, alors qu'il se préparait à célébrer la messe. Le Père Macias n'est pas le premier prêtre salvadorien à être tué. Son assassinat a provoqué un tel choc que le clergé réagit vigoureusement. Pour la première fois à cette occasion se tenait à San Salvador une réunion des prêtres et des religieuses. On lira ci-dessous le texte de leur lettre aux autorités du pays. La gravité du ton et l'urgence de leur appel donnent la mesure de la détérioration du climat social.

Le deuxième texte présenté est le message adressé par la Conférence nationale des religieux de Nicaragua au peuple Nicaraguayen, le 19 août 1979, au terme du premier mois de la Révolution qui mit fin au règne de Somoza.

Ces textes se trouvent dans les Nos 555 et 556 du bulletin DIAL (Diffusion de l'Information sur l'Amérique latine), 170 bd du Montparnasse 75014 Paris. (abonnement annuel : 170 F).

Les prêtres et les religieuses de l'ensemble du pays
Aux pouvoirs publics
Aux pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire
Aux forces armées
Aux détenteurs du pouvoir économique.

Nous sommes deux cent quarante-huit prêtres séculiers, religieux et religieuses qui représentons la majorité des prêtres et des religieuses du pays. Des prêtres des diocèses de San Miguel, Santiago de Maria, San Vicente, San Salvador et Santa Ana ; des religieux et religieuses de pratiquement tous les ordres et congrégations qui font un travail apostolique en El Salvador. Nous nous sommes réunis dans l'église San José de la Montana car les salles du séminaire étaient trop petites, afin de réfléchir ensemble, à l'occasion de l'assassinat du P. Alirio Napoléon Macías, sur celui des six prêtres tombés depuis l'élection (?), de l'actuel président de la République.

Notre réflexion avait comme point de départ l'assassinat sauvage et sacrilège du P. Macías le samedi 4 août à San Esteban Catarina. Le prêtre a été tué par balles près du maître-autel de son église. Ainsi que l'a déclaré son évêque Mgr Aparicio, il a été tué « par trois assassins connus de vue par un certain nombre d'habitants de la localité ». Tout en refusant de nous substituer au pouvoir judiciaire, nous tenons cependant à faire état de l'accusation qui court parmi les habitants de la localité, accusation selon laquelle les forces de sécurité ne seraient pas étrangères à ce crime. Le témoignage de la victime elle-même quand elle a vu entrer les assassins dans l'église, et celui de plusieurs témoins pourchassés et « disparus » rendent crédible, cette accusation ; elle tombera d'elle-même si l'on capture et juge les criminels, ainsi que l'ont demandé les évêques de Santa Ana, San Salvador, San Miguel et Santiago de Maria à l'égal de l'évêque de San Vicente. Le retrait des deux délégués de la conférence épiscopale au forum national n'est pas sans rapport avec ce point : pourquoi se retireraient-ils du forum si le gouvernement, organisateur de la rencontre, n'était pas impliqué à quelque degré dans la mort du P. Macías ?

C'est un assassinat tellement injuste, à l'évidence, tellement gratuit, qu'il a provoqué la protestation conjointe de nos évêques et même fait l'objet de la condamnation de l'ambassadeur des Etats-Unis. Il a également occasionné notre réunion massive de prêtres et de religieuses. On peut dire que c'est toute l'Eglise d'El Salvador qui se sent outragée, menacée et persécutée. Les fausses explications ne tiennent plus. On ne peut plus dire qu'il ne s'agit que d'une minorité, que d'une partie de l'Eglise, insignifiante à la lumière de l'évangile et comparée à la parole des évêques.

Au nom de cette Eglise nous nous adressons à ceux qui

détiennent un tel pouvoir en El Salvador, pour leur exposer notre point de vue ainsi que nos protestations et nos revendications. En dernier ressort les pouvoirs publics et économiques sont les responsables de ce qui se passe en El Salvador.

Avec le P. Macías cela fait six prêtres assassinés depuis le 12 mars 1977. En plus de ces prêtres assassinés, plusieurs autres sont menacés de mort actuellement ; onze ont été contraints de quitter le pays suite aux menaces reçues ; dix-sept ont été expulsés par le gouvernement ou empêchés de rentrer au pays. Mais ils sont plus nombreux les catéchistes, les délégués de la Parole, les membres des communautés ecclésiales de base et les collaborateurs de la pastorale à avoir été assassinés, emprisonnés, torturés et disparus. Les pouvoirs publics savent mieux que nous quel est leur nombre et dans quelle situation ils se trouvent. A l'évidence il s'agit là d'une persécution continue, cruelle et systématique contre l'Eglise. Il apparaît clairement que la persécution est planifiée.

Mais cette persécution n'est qu'une petite partie d'une répression bien plus vaste qui a été déclenchée avec férocité contre le peuple d'El Salvador. Pour les premiers six mois de l'année il y a eu pour le moins quatre cent six assassinats et trois cent sept arrestations. L'Eglise est persécutée parce qu'elle s'est déclarée en faveur des gens injustement dépossédés et qui combattent pour que règne en El Salvador un ordre plus juste, un ordre plus humain, dans lequel il n'y ait plus d'exploitation de l'homme par l'homme. Nous n'approuvons pas toutes les formes de lutte et de violence dans cet effort de libération ; nous condamnons toute forme de violence injuste. Mais nous ne nous laissons pas abuser par les détenteurs du pouvoir qui cherchent à justifier leurs agissements en prétextant la subversion, le terrorisme et le communisme international.

Les prêtres assassinés ne l'ont pas été parce qu'ils seraient des subversifs ou des communistes. Nous, leurs compagnons, le savons bien ; leurs paroissiens le savent bien. Et de très nombreux paysans, syndicalistes, enseignants et étudiants assassinés ne l'ont pas été parce qu'ils seraient des subversifs, des communistes ou des terroristes. Comme le disait très bien Mgr Aparicio le 10 juin 1974 dans l'exercice de son devoir sacré de pasteur à Chinamequita, au milieu de son troupeau dispersé et brutalement réduit à la misère, « sur ordre supérieur » ainsi que le déclaraient les autorités locales :

« Prêcher les droits de l'homme, apprendre aux paysans

à lire et à écrire, leur expliquer leurs droits de citoyens et leurs obligations envers la patrie et envers leurs semblables ; leur montrer ce qu'est le salaire minimum, combien on doit les payer ; leur enseigner à se dépasser, à vivre dans la dignité, à se nourrir, à s'habiller et à éduquer leurs enfants ; leur dire comment améliorer la terre et s'unir pour s'entraider : faire cela, Messieurs les exploités et les bons vivants, ce n'est pas enseigner le communisme. C'est seulement libérer les paysans de l'exploitation par ceux qui, en raison de leur position ou de leurs relations, cherchent toujours la meilleure façon de tourner la loi ».

Et nous ajoutons aujourd'hui : proclamer le droit des paysans à s'organiser pour défendre leurs intérêts et pour promouvoir l'ordre qu'ils désirent ; les aider à faire que ce droit devienne réalité, dénoncer les abus pratiqués par les représentants de l'autorité ou par les envoyés des détenteurs du pouvoir : ce n'est pas du communisme, ce n'est pas de la subversion. C'est tout simplement une obligation évangélique devant laquelle l'Eglise ne peut hésiter et ne va pas hésiter. Comme ne va pas non plus hésiter un peuple qui a, en partie grâce à l'Eglise, pris conscience de sa dignité et réalisé qu'il constitue la majorité de la population, de cette population à laquelle la Constitution attribue la souveraineté nationale. « La paysannerie, disait Mgr Aparicio, n'est plus celle d'hier. Les moyens de communication sociale l'ont mise à jour et lui ont ouvert les yeux de façon à être attentive et à comprendre, avec l'aide de l'Ecriture Sainte, Jérémie et Luc en particulier, leurs devoirs et leurs droits inaliénables ». Les paysans ont appris à comprendre que la libération passe par eux ou n'existe pas.

Face à l'injustice instituée, face à la violence structurelle, la violence répressive ne sert pas à grand'chose. Ceux qui se dressent sont de plus en plus nombreux. Pour chaque paysan ou ouvrier abattu, des dizaines de nouveaux combattants surgissent. A chaque prêtre assassiné l'engagement de l'Eglise augmente. Ce n'est pas par la répression qu'on rendra la paix au pays. Il n'y a pour cela qu'un seul chemin : celui de la justice. C'est précisément le chemin que les pouvoirs publics ne veulent pas prendre.

Nous entendons parler de mesures destinées à sortir le pays du chaos : augmentations trop faibles des salaires, immédiatement suivies de la montée des prix ; forum de dialogue national ; promesses d'élections libres, etc. Tout cela ne sert à rien si le peuple n'y croit pas. Et le peuple ne peut pas y croire s'il constate

chaque jour l'augmentation de la répression, la mort ou la disparition des meilleurs de ses fils, l'accroissement des difficultés de la vie quotidienne. Et si le peuple n'y croit pas, vaines sont les promesses et vaines les décisions des hommes politiques. Nous vous aurons averti : le peuple n'y croit pas et n'y croira pas. L'Eglise non plus, que nous représentons, ne croit pas et ne croira pas aux paroles de libération qui sont contredites par les rafales de mitraille.

Nous sommes nombreux à être au bord du désespoir politique. Et un peuple désespéré, dans les circonstances politiques actuelles de la région, cela peut déboucher sur un bain de sang, sur une véritable guerre civile. Il faut trouver une issue valable à ce désespoir. Mais les pouvoirs publics n'en offrent aucune. Si on n'en propose pas et qu'au contraire on continue de violer les principes les plus fondamentaux de la Constitution, il se peut alors que le peuple, s'appuyant sur cette même Constitution, se lance dans des voies insoupçonnées.

Nous sommes pleinement conscients de la gravité de la situation. Nous la vivons dans notre propre chair. Aussi, dans l'accomplissement de notre mission, nous exigeons des pouvoirs publics qu'ils mettent immédiatement fin à la répression, aux assassinats, aux disparitions, à toutes ces manières illégales et injustes de faire taire les protestations populaires. Nous exigeons en particulier que cessent les actions de répression, de délation et de terreur des opérations militaires ; que soit dissoute l'organisation paramilitaire ORDEN, ainsi que le réclame l'Organisation des Etats américains ; et que cessent dans les villes l'activité meurtrière de l'Union guerrière blanche et des groupes terroristes semblables. Nous sommes convaincus que les pouvoirs publics peuvent, ainsi qu'ils l'ont démontré antérieurement, arrêter les meurtres commis par les terroristes de droite. L'assassinat du P. Macias est l'occasion, pour les pouvoirs publics, de condamner les assassins, et cela d'autant plus qu'ils sont en lien avec les forces de sécurité. Si les pouvoirs publics ne le font pas, ils seront doublement coupables et responsables de la spirale de violence dans laquelle El Salvador est plongé tous les jours un peu plus.

Nous tenons à rappeler en particulier aux Forces armées l'obligation qui est la leur, en vertu du mandat constitutionnel, de faire respecter la loi et de garantir les droits constitutionnels. Aujourd'hui la loi n'est pas respectée et les droits constitutionnels des salvadoriens ne sont pas respectés.

Message au peuple nicaraguayen.

Au terme du premier mois de la Révolution nicaraguayenne nous tenons, comme chrétiens, à adresser ce message au peuple de notre pays.

C'est avec une joie immense que nous voyons s'ouvrir une période nouvelle dans l'histoire de la société nicaraguayenne, après qu'elle soit passée par un temps d'exode long et douloureux. L'allégresse de la libération a inondé les hameaux, les villes, les quartiers et les foyers dans tout le Nicaragua. Le peuple entier est en fête. La difficile tâche de reconstruction est déjà commencée. La nation tout entière a retrouvé l'espoir, et les masses surtout, prostrées dans la misère, chantent dans la jubilation la victoire contre les forces ténébreuses qui les ont condamnées pendant tant d'années à vivre dans l'aliénation et l'exploitation.

Le Nicaragua tout entier a, enfin et pour toujours, traversé la Mer rouge en laissant l'esclavage derrière lui. Il marche vers la terre promise d'un Nicaragua libre et créateur de sa destinée dans le concert des nations.

C'est le moment de joindre nos voix, nos chants et nos prières, comme peuple de Dieu que nous sommes, et de rendre grâce pour ceux qui ont combattu les armes à la main ou avec l'épée de la Parole. Nous avons tous, nicaraguayens, une dette de gratitude envers ceux qui ont généreusement versé leur sang, ainsi qu'envers les jeunes, les enfants, les femmes et les vieillards qui ont su collaborer dans l'enthousiasme avec le Front sandiniste de libération nationale de façon à mettre fin à l'esclavage.

Nous rendons grâce à Dieu également pour l'éveil de la fraternité entre les peuples d'Amérique et du monde, fraternité qui se manifeste dans la solidarité avec la souffrance de notre peuple.

Tout le monde connaît bien le choix des chrétiens plus conscients, au cours des dernières années, pour la libération des pauvres. Nous avons participé, au risque de notre vie, au processus ayant conduit à la victoire. Pour nombre de chrétiens il n'a pas été facile de choisir les armes comme ultime et unique alternative permettant d'en finir avec le génocide et la terreur.

Dieu est passé au Nicaragua avec un bras puissant et libérateur. Les signes de sa présence merveilleuse au milieu de notre peuple en lutte ont été et sont la soif de justice chez les pauvres et les opprimés, le courage, la présence de la femme, l'exemple de l'unité, l'hospitalité et la camaraderie, la responsabilité avec laquelle chacun a accompli sa tâche dans l'œuvre de reconstruction, et enfin la générosité de la victoire ainsi que la joie, marquée d'espoir, qui fait rêver le peuple à des lendemains meilleurs pour tous et non pas seulement pour une minorité.

Nous sommes bien conscients de ce que la Révolution nicaraguayenne représente pour les chrétiens du monde entier et pour les autres peuples, en particulier ceux d'Amérique latine. Dieu nous invite à donner le meilleur de nos énergies et de nos vies pour participer à l'œuvre de reconstruction en l'éclairant de la lumière de notre foi en Jésus-Christ.

« Ne vous souvenez plus d'autrefois, ne songez plus aux choses passées. Voici que je vais faire du nouveau qui déjà paraît, ne l'apercevez-vous pas ? » (Isaïe 43, 18-19).

**Conférence nationale des religieux de Nicaragua (CONFER).
Pastorale œcuménique, Managua, le 19 août 1979.**

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Pâques

Depuis trois ans, plusieurs centaines de jeunes venus des quatre coins de France ont célébré « Pâques à l'aube » à la Mission de France, à Fontenay-sous-Bois. A Pâques 1979, Martine était venue de Chelles, dans la grande banlieue parisienne. Ses impressions sont suivies d'une réaction venant de Marseille. Le tout est extrait du n° 76 de « VIN NOUVEAU » (un supplément à la LETTRE AUX COMMUNAUTÉS, écrit par des jeunes pour des jeunes. Abonnement un an : 20 F. Se renseigner à la Mission de France, à Fontenay-sous-Bois).

« Je me suis fait un cœur ouvert au-delà de mes mains.

Je suis venue cueillir la joie et le partage, je suis venue chercher la chaleur, la vie intense, des rencontres...

J'ai tout trouvé...

Trois jours d'un de ces bains où on aimerait bien rester longtemps... très longtemps, tellement il fait bon vivre dans la simplicité, la créativité, le partage.

Trois jours de soleil, et au bout du compte, une envie folle d'aller au-delà...

Comblée, rassasiée de tant de joie, de tant de richesses, j'ai couru vers l'enfant qui m'attendait pour naître... je lui ai offert ce trésor... il m'a raconté son cauchemar... il est resté longtemps contre moi. Comme s'il goûtait une chaleur encore inconnue... comme s'il sentait qu'il pouvait naître. Ce corps était en train de retrouver la réconciliation... cheminement patient qui rentrera dans le temps ».

« La première chose c'est l'accueil qu'on a rencontré. C'est toujours agréable d'être accueilli par des gens souriants... Et les gens ? Et bien, j'ai été étonnée de voir des gens qui, étant d'horizons différents, de régions différentes, soient ouverts aux autres et en plus d'une telle disponibilité que j'ai eu envie de vivre quelque chose avec eux, de partager, de communiquer...

Les feux de lutte... La chose qui m'a fait le plus mal, c'est le désespoir qui émanait des témoignages, ça m'a soudain fait comprendre que, même si je n'avais qu'un peu d'espoir, je devais le dire.

...Après ces temps d'interpellation intense, il y a pourtant eu, à mes yeux, une démission, tout comme les apôtres se sont endormis alors que Jésus leur avait demandé de prier, on est allé se coucher...

La célébration de la Passion... J'ai été séduite par cette nouvelle lecture du texte de la Passion. On ne soulignera jamais assez

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

que le procès de Jésus a été un procès truqué, du début à la fin,, et que cette sombre farce a abouti à une mort d'homme.

...Ensuite les temps de prière m'ont paru assez courts... Le temps... on n'a pas pris assez le temps de s'écouter...

Dans la célébration eucharistique du soir, tous les ateliers ont offert leurs travaux... quelque chose qui vient de la communauté plutôt que l'offrande d'un peu de travail d'un individu.

...Je voudrais parler du geste de paix. Il s'est passé quelque chose de différent... Je me suis demandée si la fille qui était à côté de moi, m'agaçait et me dérangeait par ses attentions..., ne cherchait pas à me faire comprendre quelque chose par son attitude, et moi j'avais failli passer à côté. Quand je

lui ai serré la main, ça a été plus que le signe que nous appartenons à une même communauté, sans plus ; ça a impliqué que j'étais prête à l'écouter, à l'accueillir.

...Dans l'après-midi, je suis allée à la chapelle ; j'ai hésité, c'était grand jour... Habituellement les chapelles sont sombres... J'ai eu peur d'être vue, mais aussi de me voir... pour vivre cette résurrection, il fallait être nette.. le soir, à la célébration de Pâques, le geste de se laver les mains, d'allumer une bougie, je ne l'ai pas fait parce que tout le monde le faisait, mais c'était un besoin.

Quant à la fête, c'était vraiment chouette, j'avais envie de faire la fête pour des tas de raisons... après cette nouvelle de la résurrection, on a envie de chanter, de danser... ensemble... ».

Voyage à Rome

Du 28 mai au 1^{er} juin, Roger Etchegaray, Jean Rémond, Francis Corenwinder ont rencontré les diverses Congrégations romaines pour les informer sur la vie actuelle de la Mission de France, (il s'agit de la visite à laquelle tout diocèse est tenu tous les cinq ans). L'équipe centrale avait envoyé un rapport assez volumineux (95 pages) où est expliqué : l'organisation actuelle de la Mission de France, les principaux milieux humains où elle est insérée, les diverses formes de ministères vécus en France ou au Tiers Monde, l'unité de la démarche missionnaire, la vie spirituelle (voir page 25), les processus de formations au ministère etc. Voici quelques échos de ce voyage, présentés par Francis Corenwinder.

Quelques impressions dominantes après la visite des diverses Congrégations (évêques - séminaires - non chrétiens - doctrine de la Foi - Secrétariat d'Etat..) :

Nous avons perçu un peu partout une attitude de « fermeté sur la doctrine » qui s'inscrit dans une volonté de fidélité aux orientations de Vatican II.

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

Les formes de ministère vécues à la Mission de France, et plus particulièrement le ministère de prêtre au travail, ne font l'objet d'aucune contestation sur le principe. On en reconnaît le bien-fondé pour l'annonce de l'Évangile dans les milieux de vie où l'Église est absente. Les questions qui nous ont été posées sur le ministère ont porté sur trois points :

● **L'inspiration évangélique** du ministère (pour annoncer l'Évangile) et sa finalité ecclésiale (en vue de fonder de nouvelles cellules d'Église). On comprend bien que la démarche entreprise, en particulier par les prêtres au travail, ne puisse porter des fruits qu'avec le temps et que l'œuvre dépasse la durée de notre génération.

● **Les liens avec les autres prêtres** : du fait que notre manière de vivre le ministère est perçue comme particulière et originale, on sent la préoccupation d'un lien ecclésial concret, en particulier avec le presbytérium diocésain.

● **La qualité du ressourcement** : cette forme de ministère comporte des risques, et on nous a dit explicitement qu'il fallait les prendre. Il est d'autant plus nécessaire de veiller à rester « fermes dans la Foi ». D'où des questions sur la vie d'équipe (ses formes, son contenu) et sur la réflexion collective. L'accent est mis sur une réflexion de « pasteurs » à partir des expériences concrètement vécues. Nous avons senti partout une défiance par rapport à ce qui est théorisation, absolutisation...

De notre côté, nous avons insisté sur

plusieurs aspects du ministère que nous vivons :

- le « partage de vie » comme forme d'annonce de l'Évangile ;
- l'importance de la rencontre et du dialogue avec « l'autre », comme lieu d'intelligence de la Parole et source de vie spirituelle.

Notre visée est de rendre la Foi possible sans y mettre de préalables idéologiques, politiques, etc. ;

- un ministère de « semilles », qui exige la durée et ne peut se limiter aux rapports interpersonnels, qui appelle la dimension collective du témoignage, la diversité des expériences (milieux humains divers, Tiers-Monde), et leur confrontation.

A propos du Marxisme, il nous a été rappelé l'attitude de Jean XXIII et la distinction qu'il a clairement établie entre une doctrine et les hommes qui en vivent. Attitude qui demeure aujourd'hui un repère décisif, avec le sentiment exprimé avec netteté que les hommes évoluent et aussi, en conséquence, les doctrines...

Nous n'avons pas rencontré d'obstacles quand nous avons parlé de **transformation** des formes de vie d'Église ou des manières de vivre le ministère. Ceux avec qui nous avons dialogué semblent avoir conscience de l'extrême diversité des situations ecclésiales à travers le monde et avoir le sens de l'histoire. Les changements comme tels ne paraissent pas inquiéter, mais l'attention porte sur les raisons qui amènent à ces changements.

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

Cependant il faut noter à propos du célibat : même si on reconnaît les problèmes et si on accueille les remarques, le choix pour le célibat des prêtres est maintenu avec fermeté et rien de ce qui pourrait détourner, ou introduire une hésitation par rapport à cette ligne, ne doit être mis en évidence actuellement. Il s'agit d'abord de

restaurer un climat de certitude sur la valeur du célibat ; c'est la première chose à réaliser...

Tels sont rapidement résumés quelques échos de ce voyage. Quand nous étions à Rome, Jean-Paul II s'apprêtait à partir en Pologne...

Ordinations

Au mois de juin, un certain nombre de jeunes en formation se sont engagés au service de l'Evangile et de l'Eglise. Pour les uns, c'était un premier engagement ; pour d'autres, ce furent les ordinations au diaconat ou au ministère presbytéral.

Les ordinations se font rares ces années-ci. Aussi sont-elles de plus en plus des moments privilégiés dans la vie des groupes d'hommes et de femmes qui constituent la trame de l'Eglise. Hier, ces célébrations étaient très marquées par le sérieux et le dynamisme de l'engagement personnel entre un jeune et l'évêque responsable de la Mission. Aujourd'hui, tout en conservant ce caractère, elles manifestent une note originale : les jeunes sont accompagnés de petits collectifs, parmi lesquels se trouvent même des groupes n'ayant pas notre tradition religieuse, et qui ont eu une part active dans leurs cheminements.

Le 10 juin, André Brager a été ordonné prêtre à Port-de-Bouc. Le 23 juin, c'était l'ordination de six diacres à Fontenay : Benoît Deschamps, Dominique Fontaine, Jean-Marie Lassausse, Jean-François Penhouet, Christophe Roucou, Maxime de Saint Pern ; et le même jour, deux premiers engagements : Joël Cherief et Bruno Lery. Le lendemain 24 juin, Jean-Michel Verstraete était ordonné prêtre à Gennevilliers, et le 30 juin c'était au tour de Jean-Marie Sychalowicz de l'être au Carmel de Mazille.

Il n'est pas possible de décrire et faire partager aux lecteurs de la Lettre aux Communautés tout ce qui a été vécu au cours de ces journées. Voici donc seulement quelques échos d'une de ces ordinations, celle de de Gennevilliers.

Eugène Seroux, dans son mot d'accueil fait les présentations indispensables pour que tous ceux qui sont là, en cette matinée

du 24 juin, soient davantage en pays de connaissance.

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

«... Ici à Gennevilliers, dit-il, nous sommes dans le Diocèse de Nanterre. L'Eglise de Nanterre qui nous reçoit ; c'est d'abord autour de son Evêque, le Père Jacques Delarue, la Communauté chrétienne de Gennevilliers, composée de quelques centaines de laïcs, de quatre communautés de religieuses et de deux équipes sacerdotales, et aussi de prêtres et de laïcs amis et voisins du « 92 ».

C'est au titre de la Mission de France que Jean-Michel va être ordonné. Aussi se trouvent réunis également ici, autour du Père Jean Rémond, leur Evêque, auxiliaire du Prélat de la Mission, Roger Etchegaray, des prêtres, parisiens et provinciaux, représentant les diverses équipes de cette même Mission de France ainsi que des jeunes en formation en vue du Sacerdoce. Six nouveaux diacres ont été ordonnés hier. Ils sont ici avec nous ce matin.

Jean-Michel est né dans une famille du Nord. Son nom nous l'avait laissé entendre. Peut-être ignorez-vous qu'en français « Verstraete » se traduit « de la rue »... Il y a dans la vie de ces coïncidences... La famille de Jean-Michel est venue nombreuse. En saluant amicalement le papa et la maman de Jean-Michel c'est toute leur famille que nous accueillons ici. Monsieur Michel Verstraete me pardonnera certainement de préciser que l'organiste, qu'il est chaque semaine dans sa paroisse à Douai, tenait à remplir le même service au cours de l'ordination de son fils.

Du « 59 », il n'y a pas que la famille qui se soit déplacée aujourd'hui. Un car est venu de Quiévrecain, Blanc-Misseron et autres lieux voisins. Vous ne savez peut-être pas où se trouve Quiévrecain. C'est simple, à la sortie de Valenciennes, vous prenez la

nationale 29 en direction de Mons et c'est juste avant la frontière. Les amis que Jean-Michel s'est fait, dans ce secteur, en JOC, et en ACO de 1971 à 74, ne l'ont pas oublié.

Pendant les trois années qui ont précédé son arrivée à Gennevilliers, Jean-Michel a travaillé dans une entreprise de transports comme chauffeur de car. Parmi ses camarades de travail, certains sont devenus de véritables amis. Ils sont là ce matin avec leurs familles. Bienvenue également à eux et à vous tous.

Voilà, nous nous connaissons un peu mieux maintenant... et nous nous retrouvons ici à Gennevilliers.

Cette cité mérite aussi que je vous la présente rapidement... pour qu'à l'intérieur de cette église nous n'oublions pas, au cours de cette ordination, le monde qui nous entoure et auquel Jean-Michel est envoyé.

Nous aurions du mal à oublier ce monde, car chaque dimanche les échos du marché sont là comme fond sonore à nos eucharisties, et nous ne nous en plaignons pas.

Trois aspects.. rapidement.

— En approchant de cette église, vous avez pu constater la présence de nombreux immigrés... 28 % de la population active ici n'est pas française... Parmi ces immigrés beaucoup de maghrébins. Gennevilliers est un peu une ville du maghreb-en-exil, à dominante marocaine.

— Depuis 1935, la gestion de cette commune est assurée majoritairement par des membres du Parti communiste, par des hommes et des femmes préoccupés d'y construire une société plus juste, plus humaine où les plus pauvres puissent trouver leur place. Certains peuvent en être déçus, mais personne ici ne met en doute la bonne vo-

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

lonté de ceux qui y consacrent leur temps et leur énergie.

— Le Cardinal Suhard, fondateur de la Mission de France, pensait sans doute à des coins de son diocèse comme Gennevilliers, quand, méditant sur la Cité dont il était l'Evêque, il était hanté par « ce mur qui sépare l'Eglise et le monde ouvrier ». Ce mur, il faut l'abattre, disait-il... Mais pourtant, avec un regard volontairement optimiste et compte tenu de ce qui a été accompli ici par des hommes et des femmes, fidèles au Christ et à l'Evangile, on peut parler de brèches dans ce mur, de fenêtres qui permettent de se parler, de se voir et de s'écouter pour agir ensemble ».

Christian Novarini militant d'ACO n'hésite pas à dire que « l'ordination de Jean-Michel est un chemin d'espérance » pour tous ceux et toutes celles qui quelquefois au milieu des combats connaissent des jours sombres.

...« Nous nous réjouissons que l'ordination, ne tienne plus les prêtres à l'écart, mais leur permette d'être témoin de la résurrection de Jésus-Christ, au milieu de notre vie de tous les jours, partageant la lutte, pour construire un monde meilleur, plus juste et plus humain, continuant ainsi la Création.

... Les organisations ouvrières croient profondément à la libération de l'homme par l'homme ; nous partageons cette conviction, mais notre foi en Jésus-Christ donne sens à cette foi en l'homme. Le fait de se mettre au service des hommes, c'est déjà servir Dieu.

...Aujourd'hui est un grand jour : le travail de tous ces hommes et ces femmes partageant l'exploitation des plus humbles au service du Christ est reconnu, puisque Jean-

Michel devient un ouvrier prêtre. Cette prise de position nous remet en cause et nous renvoie à nos propres engagements. Que nous soyons pères ou mères de famille, que nous soyons religieuses ou prêtres, nous ne resterons pas que des témoins de cette ordination ».

Roger Delanoue, syndicaliste à la CGT (Transports), dit ce qu'il a découvert dans le partage de responsabilité syndicale avec Jean-Michel. « ...J'ai connu Jean-Michel il y a trois ans en mars 76 lors d'une réunion syndicale CGT ; puis, proposé aux élections comme délégué du personnel, il a été élu. Depuis, des liens d'amitié se sont tissés entre nous qui ont largement dépassé le domaine syndical.

...Dès le départ je connaissais directement les activités religieuses de Jean-Michel, mais ce n'est que progressivement que ce sujet fut abordé entre nous. Ses activités m'ont permis de connaître une nouvelle forme d'Eglise et même de croyance dans une Eglise où, en plus des paroles, il y a les actes ; et la présence dans les entreprises, comme avec les camarades René et Michel de Maisons-Alfort, une présence auprès des travailleurs, là où ils souffrent le plus dans notre société basée sur le profit. J'ai aussi été voir Jean-Michel à Gennevilliers, où j'ai fait la connaissance de ses nouveaux compagnons qui, en plus de leur travail, ont une grande activité religieuse locale.

...En conclusion je voudrais reprendre l'idée de l'introduction car, bien que je ne suis pas croyant au sens qu'il y a un Dieu, je plains pourtant ceux qui ne croient en rien ; personnellement je crois en un monde meilleur pouvant exister sur notre terre ».

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

A Lourdes 1979 : La Mission de France

Le rôle et la place de la Mission de France au sein de l'Eglise de France, tel est le sujet d'une réflexion qui s'est ouverte au cours de l'Assemblée des évêques français, à Lourdes, fin octobre. Pour amorcer cette réflexion, Jean Rémond essaya de retracer les prises de conscience successives de la Mission de France, provoquées par les événements et le partage de la vie des hommes. Ce document est édité avec l'ensemble des textes de l'Assemblée. L'actualité récente : le vingt-cinquième anniversaire du début de la guerre d'Algérie, nous amène à sélectionner, dans la partie du document intitulée « Temps de patience et d'épreuve dans la tourmente des événements de la guerre d'Algérie », ce qui est relatif à cette guerre et aux prises de conscience faites au cœur de ces événements.

« C'est au cours de l'Assemblée générale de 1956 que les prêtres de la Mission firent part au Cardinal Liénart de leur inquiétude en face de ce qui se passait de l'autre côté de la Méditerranée.

La guerre d'Algérie avait pris de l'ampleur. Les excès des rebelles du FLN étaient bien connus en France. Les nouvelles sur la manière dont l'armée française conduisait la guerre commençaient à circuler sous le manteau, mais ceux qui les diffusaient faisaient figure de mauvais patriotes.

La Mission de France se trouva bientôt concernée dans son ensemble par le déroulement des événements et ses répercussions en France, à travers plusieurs de ses membres qui y furent directement impliqués. Les difficiles problèmes auxquels se trouvaient affrontées les équipes d'Algérie, dans leurs relations avec deux communautés hostiles dont ils se sentaient responsables et où elles comptaient des amis de part et d'autre, aboutirent pour celle de Souk-Ahras à l'expulsion. Les démêlés de quelques-uns des prêtres rappelés avec l'autorité militaire à propos de la torture, les relations en Fran-

ce d'un certain nombre de prêtres avec des travailleurs sympathisants ou membres du FLN, ou avec des jeunes réfactaires au service militaire, rendirent l'ensemble de la Mission de France suspecte. Plusieurs prêtres furent arrêtés et emprisonnés, le séminaire et un grand nombre d'équipes reçurent la visite de la police et subirent une fouille en règle de leurs locaux.

La réflexion qui s'était organisée progressivement, et qui bénéficia de l'attention vigilante et exigeante du cardinal Liénard, aboutit en 1958, avec son approbation, à une déclaration publique qui s'efforçait de dire les exigences de l'Evangile dans les nombreux problèmes concrets soulevés par les événements. Pour la Mission de France, ceux-ci ont joué un rôle de révélateur. Ils ont fait découvrir que l'oppression n'était pas seulement le fait de la classe ouvrière mais que des peuples entiers la subissaient : capitalisme et colonialisme ont partie liée et ont les mêmes racines dans le cœur des hommes. Furent mis aussi davantage en lumière le droit à la différence culturelle, politique, religieuse, et son nécessaire res-

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

pect comme exigence de l'annonce de l'Évangile. Ressenti brutalement et de façon plus aiguë par rapport à un peuple étranger au sein duquel vivaient deux millions de nos compatriotes, ceci rejoignait et accentuait la conscience qu'on en avait en France pour l'évangélisation de la classe ouvrière.

La Conférence de Bandoeng en 1955, au moment où se négociait l'autonomie interne de la Tunisie, où Nasser nationalisait le canal de Suez, et où se préparait l'indépendance du Maroc (proclamée un an plus tard), marquait une étape importante dans la décolonisation de l'Afrique et la prise de conscience des peuples de couleur. Cet événement, qui en lui-même n'eut pas beaucoup de conséquences pratiques, prit valeur de symbole. En raison même de ce qu'il signifiait, il annonçait une ère nouvelle dans le comportement et la réflexion missionnaires de l'Église. Un des signes en fut l'encyclique **Fidei donum** en 1957.

Les difficultés auxquelles on se heurtait en France pour faire comprendre les exigences qu'on découvrait à la mission, en particulier dans la classe ouvrière, étaient source de perplexité et avaient provoqué à la réflexion. Une meilleure connaissance de l'histoire des missions, notamment celle des

premières missions de Chine et de leur échec, et la publication toute récente de la vie du P. Lebbe, y aidaient. Il apparaissait de plus en plus clairement que les incompréhensions ne portaient ni sur l'étendue de la déchristianisation, ni sur la nécessité d'une action missionnaire, mais sur la nature même de la démarche missionnaire. La pratique dominante de l'Église en ce domaine était celle qui avait cours dans des pays où les cultures autochtones offraient peu de résistance à l'importation des modèles européens de pensée et de pratiques, qui accompagnaient l'annonce de la foi en Jésus-Christ. Il était donc difficile de faire saisir quelles exigences de dépouillement culturel et d'indigénisation comporte la mission quand il s'agit de la vivre dans un groupe humain en état de méfiance contre toute influence extérieure, et très fortement structuré par un système de pensée orientant sa compréhension du monde et les combats qu'il mène pour sa dignité. La prise de conscience des peuples du tiers monde comportait la promesse de pouvoir un jour penser la mission en des termes semblables dans le monde entier : donner aux hommes la possibilité d'accéder à la foi en Jésus-Christ sans les obliger à s'expatrier culturellement du monde dont ils sont natifs ».

En Tanzanie

L'initiative missionnaire qui a été à l'origine de la Mission de France l'a très vite rendue sensible aux dimensions universelles de la mission de l'Église. Cette sensibilité a pris forme dès 1949 par l'envoi de prêtres en Algérie, puis au Maroc, en Tunisie... En 1960, une équipe arrivait à Abidjan ; une autre suivit à Douala en 1964, une troisième rejoignit Kinshasa en 1967... Dans les années

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

1960 quelques prêtres répondirent à l'appel de l'Eglise en Amérique latine. Aujourd'hui, quelques-uns sont morts, d'autres sont revenus en France, d'autres ont dû fuir les persécutions des gouvernements — en particulier en Argentine — à cause de leur solidarité avec les pauvres... Mais le souci d'une participation à l'effort de l'Eglise hors de France est aussi porté par des jeunes qui viennent d'être ordonnés ou qui se préparent au ministère. Le projet d'une équipe en Tanzanie, qui mûrissait depuis plusieurs années, a commencé de se réaliser. Au mois de juillet dernier Yves Marché et Jacques Leclerc ont rejoint Dodoma la nouvelle capitale Tanzanienne. Quelques jours plus tard Jacques écrivait :

« Accueil simple et discret, ici. Pas de tambours ni trompettes, même si tout le monde était au courant de la venue de deux prêtres français. On rentre dans la famille tout simplement... Il est certain que cette nouvelle ville de Dodoma apparaît comme un terrain passionnant. Nous avons eu hier une longue explication d'un des patrons de « l'opération Dodoma »... Je conçois que l'on veuille inventer une pastorale urbaine nouvelle pour une telle ville... Je pense que ces jours-ci nous sortirons en brousse. Ensuite nous rejoindrons Kipalapala pour les cours de langue. Dès à présent nous commençons à débroussailler un peu le problème. La musique rentre bien, mais les paroles !... C'est toute une affaire de se plonger ainsi dans une langue totalement nouvelle et bâtie sur des structures et une logique complètement différentes de celles du français ».

La Tanzanie est un pays d'après-guerre. La joie de voir rentrer les soldats qui se sont battus contre Amin en Ouganda s'accompagne de la difficulté de la vie courante. La facture est lourde à payer. La guerre a coûté très cher mais je ne pense pas que les Tanzaniens regrettent leur engagement dans cette guerre. Khadafi de Lybie a offert

à la Tanzanie, pour la libération des prisonniers lybiens détenus ici, 8 millions de francs par tête. Il y en avait des centaines, des trains entiers au dire de certains témoins sérieux et directs. Le Président Nyerere a refusé cette offre, renvoyé « gratis » les Lybiens : « On ne fait pas de commerce des hommes en Tanzanie ! ». Selon certains, il y avait assez de prisonniers pour éponger la dette extérieure tanzanienne. Qui dit mieux ?...

C'est impressionnant de sentir à quel point nous sommes ici dans un autre système ; c'est très différent de l'Afrique de l'Ouest francophone. La Tanzanie m'introduit dans un système de valeurs, politique, morale, une forme de vie religieuse (chrétienne en particulier), une forme d'église... sans rapport (ou si peu) avec ce que je connais. On en reparlera plus en détail plus tard ! Mais une chose est sûre, on est ni à Abidjan ni à Douala !...

L'Evêque invite à se situer par rapport au vrai problème : « Les gens sont pauvres, il faut prendre notre responsabilité. Il faut que l'évangile soit moteur pour la vie de ces gens. Alors, pour faire cela, il ne faut pas trop s'arrêter au côté italien et traditionnel de l'église ici. C'est pas ça l'important... ».

NOUVELLES 1979 - NOUVELLES 1979 - NOUVELLES...

Cette année 1979 a été marquée par le départ de plusieurs d'entre nous. Tout groupe humain est traversé dans son histoire par la mort. Cette rupture des relations humaines nous ouvre, dans la foi, à une autre manière de solidarité profonde. Leur compagnonnage n'est pas relégué au musée des souvenirs. Ils nous sont toujours présents et même des faces cachées de leur existence prennent une dimension nouvelle et s'illuminent de la transparence du face à face avec Celui qui les a invités au don total. Voici donc la composition de cette « équipe » nouvelle :

■ **Bernard Hanrot et Hubert Trenteseaux**

décédés au mois de janvier, cf. Lettre aux Communautés n° 75, pages 61 et 62.

■ **Jacques Prévot**

Une très longue maladie a eu raison de cette « force de la nature ». Jacques PREVOT qui faisait partie de l'équipe Mission de France de Reims nous a quitté à la fin du mois de Juin. Nous avons aimé et reçu comme des dons qu'il nous a fait son enracinement familial où il aimait se retremper, ses amitiés silencieuses, profondes et toujours discrètes, son humour dans la vie d'équipe qui arrondissait les absolus ou faisait « atterrir » gentiment les envolées ! Une longue vie ouvrière après un ministère fort classique l'avait fait passer, entre autres, à St-André de l'Eure et à Dunkerque. A Reims, le début de sa maladie a coïncidé avec le début d'une responsabilité syndicale que venaient de lui confier ses camarades de travail. Très curieux d'esprit, à l'affût de toutes les recherches qu'il essayait modestement de faire connaître. Nous gardons le souvenir de la transformation de sa connaissance du Christ et la coloration définitive que la foi de sa première jeunesse lui avait donné.

■ **Alain Mas de Feix**

Alain MAS DE FEIX est mort le 8 août, d'une défaillance cardiaque. Il s'écroula alors qu'il participait à une réunion de la S.A.F.E.R. à Beaumont du Lac et la mort survint pendant son transfert à Peyrat-le-Château. Il aurait eu 53 ans le 1^{er} septembre. C'est en Creuse qu'Alain a commencé son ministère en 1951. En 1957, il demandait à entrer à la Mission de France et rejoignait l'équipe d'Availles-Limousine. En 1966, il était nommé responsable à Tarascon-sur-Ariège et cinq ans plus tard il retrouvait les hauts plateaux limousins que son cœur n'avait jamais quitté, dans le secteur de Peyrat-le-Château. Alain avait depuis

longtemps fait connaissance avec la souffrance et les limites d'une santé fragile. Il devait s'imposer chaque jour quelques heures de repos mais donnait toujours l'impression d'être un peu au delà de ses possibilités physiques. Il y a trois ans, un premier incident cardiaque l'avait obligé à ménager ses forces, mais savait-il le faire ? Car derrière des apparences calmes, Alain cachait un tempérament passionné. Il avait donné sa vie au monde rural et il en épousait les causes. Il a été un militant convaincu du Larzac, et ce n'est pas pour rien que la mort vint à sa rencontre alors qu'il se trouvait à une réunion des paysans de la région. Alain était un pauvre. Il tenait cela, à la fois de la conscience qu'il avait de ses propres limites, mais aussi de ceux avec qui il se sentait le plus en affinité : les jeunes, et tout ce peuple des hauts plateaux qui lui tenait tant à cœur.

■ Luc Derouet

Il était de ceux qui, il y a de nombreuses années déjà, s'étaient dit qu'il y avait place pour un prêtre dans ce monde particulier de salariés que sont les travailleurs de l'hôtellerie. Il était présent à une rencontre régionale de Provence les 21 et 22 octobre 78, et en carrefour, il avait décrit que, dans ce genre de travail, « l'homme n'avait toujours pas sa place ». Avec un certain nombre d'autres camarades de la Mission de France, s'était constituée une équipe, en continuelle dispersion aux quatre coins de la France, au hasard des embauches, des « saisons ». Depuis plusieurs années la maladie avait paralysé son activité professionnelle et mis à mal son prodigieux entrain. Il était à Nice où sa belle-sœur le soignait. C'est là qu'il est mort avant les vacances.

■ Jean Errotaberea

Il avait quitté un jour le pays basque qui l'avait vu naître, pour venir mettre son dynamisme et sa foi au service des parisiens. Le 6 octobre dernier, nous nous retrouvions nombreux à Gennevilliers pour l'hommage qui lui était rendu à la Bourse du travail et le service religieux célébré à deux pas, à l'Eglise St-Jean des Grésillons. La couronne de fleurs, cravatée de rouge, était offerte par le 115, l'immeuble où il habitait. Nous avons été conviés à ce rassemblement par sa famille, son équipe de prêtre-ouvriers, le syndicat C.G.T. et le Comité d'Etablissement de la SNECMA de Gennevilliers, la Mission de France et le Diocèse de Nanterre. Ce faire-part inhabituel résumait à la fois ses attaches, son engagement, ses fidélités. Ses obsèques avaient lieu le 18 septembre à St-Jean-de-Luz. Une dizaine de camarades de l'entreprise avaient entrepris ce long voyage pour accompagner Jean une dernière fois. Malgré les gros handicaps physiques qui pesaient lourdement sur son existence, il avait voulu rester au travail, dans la boîte où il avait donné le meilleur de lui-même.

D'autres amis qui nous ont aidés dans notre itinéraire par leurs multiples compétences se sont également mis à notre service d'une autre manière.

■ Jean-Yves Jolif

Dominicain, il a longtemps travaillé avec la Mission de France et les prêtres ouvriers. Proche de nous et des travailleurs il a pris fait et cause pour les engagements que nous avons. Les bases solides de sa réflexion furent un apport précieux pour mieux « comprendre l'homme », pour mieux vivre la foi. Le Père Bruno de VAUX retrace la figure de Jean-Yves :

« ...S'il y a une dimension à laquelle Jean-Yves a été attentif, c'est bien celle-là : comprendre l'humain pour l'ouvrir à l'avenir, l'avenir à faire, dont nous sommes responsables ; jusqu'à cet avenir mystérieux qui constitue l'horizon de notre foi, la promesse de Dieu. Sans que l'un nuise à l'autre, sans que Dieu volatilise l'homme et son histoire, ni que celle-ci ait à évacuer Dieu pour être. A titre de confirmation, un souvenir encore : un frère me disait ces tout derniers jours comment Jean-Yves Jolif lui avait parlé de Lacordaire comme inspirateur de sa vocation d'homme et de dominicain. Jean-Yves s'était fait dominicain à cause de Lacordaire, de ce personnage qu'il avait découvert au gré d'une lecture, à cause du combat de ce restaurateur de notre Ordre en France, au XIX^e siècle, qui a été — comme on l'a dit — de réconcilier le christianisme et le monde moderne ; je dirais : réconcilier Dieu et l'homme émergeant à une certaine maîtrise de son histoire et commençant à prendre à bras le corps cette responsabilité.

Lacordaire, c'est une grande figure, un personnage, mais un peu littéraire. Plus près de lui, Jean-Yves avait déjà reçu d'une personne toute proche ce même appel ; une personne qui l'a profondément marqué : son père. En tête de son livre *Comprendre l'homme*, Jean-Yves inscrit cette dédicace : « à la mémoire de mon père, qui le premier m'enseigna que l'homme est digne de respect ». Ce père, ouvrier typographe au journal devenu aujourd'hui Ouest-France, était un militant chrétien du Sillon et de la Jeune République. Enracinement pour Jean-Yves, source d'une fidélité très profonde à ce monde du travail, à la classe ouvrière dont lui, l'intellectuel de grande classe, tint comme un devoir sacré de ne jamais se séparer. Ce père dont l'autre jour encore, sur son lit d'hôpital, Jean-Yves évoquait la mort prématurée dans un accident banal. Et je crois que, rappelant cela, Jean-Yves évoquait aussi comme en filigrane le souvenir de celle qui, laissée seule à la tête du foyer, fit face dignement, courageusement à sa peine et à sa lourde tâche : sa mère.

De ces sources naissait chez Jean-Yves une passion. Le terme peut surprendre visant un frère toujours si admirablement maître de lui. Et pourtant, sous sa plume, je le trouve, dans des phrases où il se livre lui-même (chose rare) ; il écrit : « Etant par profession — et, je crois pouvoir le dire, par choix libre et par passion — un homme d'Eglise... ». Et de préciser dans quel axe il se sentait appelé à servir, à faire jouer cette passion : « L'une des premières tâches de l'Eglise — au moins dans l'ordre des urgences immédiates — est de comprendre l'histoire présente ».

...Respect, pudeur, réserve. Et aussi rigueur. Rigueur, autre nom de l'hon-

néteté. Rigueur vis-à-vis des objets de son étude, des décisions à prendre. Certains de ses engagements ont surpris, heurté. Sachant qu'une décision humaine est un moment risqué, que le choix moral ne comporte jamais de certitude mathématique, ne prétendant à aucune infaillibilité (ce qui est, si j'ose dire, le privilège de tous nos choix d'homme), Jean-Yves, après une réflexion poursuivie des mois durant, a décidé tel ou tel engagement. Parce qu'il jugeait que c'était le bon. Il l'a fait avec une sincérité profonde, une rigueur dont il ne se dissimulait pas les failles possibles et qui a exigé de sa part un grand courage. Mais cela aussi était inclus dans cette rigueur, qu'il exerçait en tout premier lieu vis-à-vis de lui-même. Il s'est tué à la tâche. Non par ascétisme gratuit ou surajouté, mais parce qu'il était tout entier, lucidement, pris par une tâche, voué à un appel qu'il avait reçu des siens, de ses frères les hommes et de leur monde d'aujourd'hui, de Dieu. Voué à cette tâche, avec l'honnêteté d'un bon ouvrier, avec cette passion qu'il voulait la plus lucide possible afin d'obéir en vérité au meilleur...

■ Berthe Thibaud

Elle est née en 1912. De 1928 à sa retraite en 1977, elle fût « toujours chez les autres », comme elle disait parfois. Ouvrière agricole pendant huit ans et employée de maison pendant six ans dans le Maine-et-Loire, elle arrivait à Lisieux en 1943 où tout en étant employée de maison dans un collège, elle se préparait à partager la vie d'une équipe de la Mission. A la Toussaint 1944, elle arrivait à Gracey ; elle restera dans le Berry jusqu'à la fin 1960. Dans une période à peu près égale, elle viendra dans le Limousin, à Peyrat-le-Château. Elle entre à la Maison de retraite de Salvart, près de Poitiers, où elle est à la fois proche de sa Vendée natale, du Limousin et du Berry. A la Pentecôte 78, malgré une invitation d'amis qui lui étaient très chers, elle avait choisi d'aller à Lisieux, à la rencontre pour les 80 ans du Père Augros, bien que déjà elle souffrait presque continuellement. Elle devra abréger les projets de voyage, mais tellement heureuse de ce retour aux sources. « Les cheveux ont blanchi, disait-elle, ou sont partis, les figures ont pris des rides, mais les cœurs sont restés jeunes ». Ensuite elle ne connaîtra, à part quelques promenades à pied quand les douleurs et le temps le permettent, que les voyages à l'hôpital... Ce n'était pas ce qu'elle espérait quelques mois plus tôt, « heureuse de se rendre encore un peu utile à la retraite ». Peu de temps avant sa mort elle disait : « Inutile de parler de moi à ma sépulture : dans ma vie il n'y a rien d'extraordinaire ni d'édifiant pour les personnes qui seront là... Cependant si vous voulez dire quelque chose, vous pourrez dire que j'ai été pendant trente-trois ans au service des prêtres ; ce fût décisif dans ma vie et je crois avoir fait mon possible pour répondre à ce qui m'était demandé, même si cela ne fût pas par-fait ».

■ Sœur Stanislas de Jésus

Elle décède le 4 novembre 79 dans sa 84^e année dans la communauté de la Miséricorde de Lisieux. Voici la lettre que nous écrit le Père Augros :

« Y a-t-il près de vous, ou à proximité relative, un témoin de ce qui s'est passé dans la crypte de la basilique aux temps héroïques de juin 1944. Si oui il vous dira quels rapports y furent noués avec cette sœur Stanislas dont je viens d'apprendre la mort. Après le bombardement de la nuit du 6 au 7 juin, quelques-uns des prêtres et séminaristes qui s'étaient occupés des Bénédictines et des Petites sœurs des pauvres, se portèrent vers l'orphelinat tenu par les sœurs de la Miséricorde. Les dégâts y apparurent minimes comparativement aux autres maisons. Beaucoup moins de dégâts et peu de décès. Mais ils trouvèrent parmi les sœurs, cette sœur Stanislas qui avait perdu une main. On l'orienta vers la Basilique, sans doute afin qu'elle soit examinée par notre Dr B. Bour. Elle demeura quelques jours avec nous. Et c'est pendant ce séjour qu'elle me tient ce petit discours : « Vous acceptez sans doute volontiers qu'on vous donne de l'argent. Acceptez-vous aussi les offrandes spirituelles : la prière, les sacrifices » ? Vous devinez ma réponse. C'est alors qu'elle dit : « Je vous donne ma main. Elle me manque déjà. Elle me manquera longtemps encore à moins que je meure bientôt. Ce manque, je vous l'offre ». Et chaque fois que j'ai rencontré sœur Stanislas, après ce jour où elle fit ce don, elle m'a redit que ça continuait. Et je pense que ce don continue jusqu'au 4 novembre 1979. Et que d'une autre manière il continue... ».

(Psaume 151. Charles Rousseau)

NOS COMPAGNONS DE ROUTE

Parmi les choses les plus belles
qu'à notre Dieu on puisse offrir
des mains tendues comme un désir
des pas fatigués mais fidèles.

Au fil des ans tous on chemine
qui résigné, qui révolté
glanant des bonheurs passagers
effrayés quand nos jours déclinent.

Heureux Seigneur ton invité
que tu admets dans ta demeure
c'est toi qui prends le tablier
lui donnant la place d'honneur.

A la manière du lissier
nous tissons la vie à l'envers :
tant de brins de couleur mêlés ;
c'est à l'endroit que tout s'éclaire.

Connaissez-vous les dossiers

« Au delà de l'hexagone » ?

Sous ce titre paraissent chaque année en supplément à LA LETTRE AUX COMMUNAUTES, cinq ou six dossiers photocopiés réalisés en collaboration avec le Secrétariat Tiers-Monde de la MISSION DE FRANCE.

En 1979 ont été réalisés les dossiers suivants :

- Le commerce international des armes
- L'Europe, pari ou défi ?
- Puebla... et l'Amérique latine
- L'année de l'enfant (1)
- La Chine, d'hier à aujourd'hui (1)

Ces dossiers sont écrits à la suite de nombreuses lectures d'articles de presse, de revues, etc. pour faciliter l'information et la réflexion de ceux et celles qui sont très pris par la vie courante, les multiples soucis et les divers engagements.

Si vous recevez déjà ces dossiers

le moment est venu de renouveler votre abonnement pour 1980. Vous recevrez une lettre à cet effet... ou peut-être vous est-elle déjà parvenue. Vous seriez bien aimables de ne pas tarder à répondre.

Si vous désirez recevoir ces dossiers

vous pouvez souscrire un abonnement d'un an pour 1980 au prix de 30 frs. Il vous suffit d'utiliser le bulletin d'abonnement que vous trouverez page 57.

(1) Ces numéros sont encore disponibles, au prix de 5 F l'unité. Vous pouvez les commander en utilisant le bulletin page 57.

AU DELA DE L'HEXAGONE

Supplément
à la Lettre aux Communautés

Abonnement 1980

Prénom et NOM :

Adresse :

● s'abonne pour un an à compter du 1^{er} janvier 1980 aux dossiers « Au delà de l'hexagone ».

● désire en outre recevoir :

.. exemplaire(s) **la Chine**

.. exemplaire(s) **l'année de l'enfant**

(au prix de 5 frs l'exemplaire).

● verse la somme de frs

par C.C.P.

par Chèque bancaire

par mandat postal

(rayer les mentions inutiles)

libellé à l'ordre de :

LETTE AUX COMMUNAUTES

(C.C.P. PARIS 21.596.44 V.)

Toute correspondance est à adresser à :

Lettre aux Communautés

Mission de France, B.P. 124

94121 Fontenay-sous-Bois Cedex.

(Tél. : 875-05-07).